

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre : *Sainte-Victoire ou La lettre de Voltaire*, [s.l.],[s.n.], [s.d.].

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ***avec l'accord des ayant droits de Pierre Gilbert.***

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Don de la famille Githert à la Bibliothèque juive de l'U.B.
Avril 2007 -

PIERRE GILBERT

SAINTE-VICTOIRE

ou

LA LETTRE DE VOLTAIRE

Comédie en quatre actes

« Les grandes pensées viennent du cœur »

« Le désespoir est plus trompeur que l'espérance »

Vauvenargues.

« Vauvenargues connaissait le monde et ne le méprisait point. Ami des hommes, il mettait le vice au rang des malheurs et la pitié tenait dans son cœur la place de l'indignation et de la haine... »

« Il tenait nos âmes dans ses mains »

Marmontel.



PERSONNAGES

| | |
|--------------------------------|--|
| Luc de Vauvenargues | — jeune officier retraité |
| Julie de Vence | — jeune fille d'une des premières familles de Provence |
| Le marquis | — père de Vauvenargues |
| Victor de Mirabeau | — ami de Vauvenargues |
| Le chevalier | — frère cadet de Mirabeau |
| Fauris de Saint-Vincens | — ami de Vauvenargues |
| Arlaten | — Provençal du village de Vauvenargues |
| Maïsse | — jeune Provençale au service de Julie de Vence |

Vauvenargues, Mirabeau, Saint-Vincens et Arlaten ont près de trente ans. Julie, le Chevalier et Maïsse une dizaine d'années de moins.

L'action se situe en Provence au mois d'avril 1745.

La scène est une longue terrasse entourée de pins, dans le parc du château de Vauvenargues. Un banc, un terme antique (que l'on pourrait remplacer par un vase sur un piédestal).

ACTE I

Scène I - Vauvenargues, Mirabeau.

MIRABEAU. Pour vivre, mon cher Vauvenargues, il faut que vous alliez à Paris. Votre père juge qu'il convient de vous garder ici, entre le château paternel et l'hôtel paternel, pour suivre le chemin paternel, diriger les Aixois et les sauver de la peste, comme il le fit il y a vingt-cinq ans, avec un dévouement admirable, et que tout le monde admira, même lui.

Mais enfin on ne peut pas souhaiter de peste à chaque génération pour avoir le mérite de la combattre. Oh ! je sais ce que la Provence doit à votre père. Ne me reprochez pas de le méconnaître. Seulement, aujourd'hui, c'est de vous qu'il s'agit.

Non, non ! je ne vous laisserai pas prendre la parole, pour me dire que vous n'êtes pas important ! On n'interrompt pas si facilement un Mirabeau.

Bon, me voilà tout de même interrompu.

Scène II - Les mêmes, Arlaten.

ARLATEN. Veuillez m'excuser, messieurs, je ne savais pas que vous étiez là. Je prenais par le plus court pour retourner chez moi.

MIRABEAU. A travers le parc ? tu en prends, des libertés !

ARLATEN. Monsieur le marquis me le permet.

MIRABEAU. Est-ce vrai au moins, Vauvenargues ?

VAUVENARGUES. Bien sûr, puisqu'il le dit. Arlaten n'est pas un hâbleur.

MIRABEAU. Voilà qui est bien. Mais tu peux dire, Arlaten, que ton maître est un marquis bien commode.

ARLATEN. Vous avez raison, monsieur, mais comme j'apporte le courrier au château, et que je vais mettre les lettres à la voiture de poste, il est de l'intérêt de tous que je ne perde pas de temps.

MIRABEAU. Eh ! bien voilà quelqu'un qui sait soutenir la logique de son point de vue. Prends ceci, mon ami, pour boire à la santé de quelqu'un qui aime extrêmement la logique.

ARLATEN. Merci, monsieur.

VAUVENARGUES. Il me semble, Arlaten, que tu m'oublies un peu. Il y a longtemps que tu ne m'apportes plus de lettres.

ARLATEN. Si c'était de moi, monsieur, je vous en apporterais tous les jours. Mais monsieur vous dirait que j'« appartiens » à monsieur le marquis votre père.

MIRABEAU. Cette fois, je comprends un peu moins la logique de la remarque.

ARLATEN. Faut-il vous rendre ce que vous m'avez donné en considération de ma logique ?

MIRABEAU. Voyons !

VAUVENARGUES. A bientôt, Arlaten !

ARLATEN. Au revoir, messieurs.

Scène III - Vauvenargues, Mirabeau.

MIRABEAU. Voilà un villageois qui ne manque pas d'entregent !

VAUVENARGUES. Il a passé quelques années en Arles. De là son surnom d'Arlaten, et ce n'est pas n'importe qui.

MIRABEAU. Il me semble qu'il vous donnait à entendre quelque chose d'un peu inquiétant, dans sa dernière remarque...

VAUVENARGUES. Bah ! c'était surtout une pique qu'il vous lançait, mon cher Mirabeau. Il disait qu'il « appartenait » à mon père pour vous faire remarquer, ne vous en déplaît, que vous aviez donné celui-ci pour son « maître ». Il est, vous le voyez, un de vos adeptes. Ce n'est pas en vain que vous prônez l'égalité entre les hommes.

MIRABEAU. Mais c'est plus élégant de la demander pour d'autres que pour soi.

VAUVENARGUES. Il n'y a pas assez d'hommes généreux comme vous...

MIRABEAU. comme vous...

VAUVENARGUES. ...pour que ceux qui ont besoin de plus d'égalité ne la revendiquent eux-mêmes.

MIRABEAU. En fait de revendications, vous vous effacez ici alors que vous êtes apte à remplir les premières places.

VAUVENARGUES. Vous vous moquez, Mirabeau, ou plutôt, non, je vous connais trop pour vous soupçonner de raillerie à l'égard d'un ami qui n'a pas eu beaucoup de chance, vous vous abusez sur des possibilités de carrière qui me sont maintenant fermées. Puisque l'état de ma santé, et les injustices dont j'ai pâti, m'ont fait renoncer à l'armée, à la diplomatie, je ne peux plus songer qu'à une retraite studieuse, qui ne manquera pas d'agréments.

MIRABEAU. Ne vous dérobez pas. Votre vrai souhait, Vauvenargues, est d'aller vivre à Paris, auprès de ceux qui sont en tête de l'actualité

de l'esprit. Ils vous y appellent, je le sais, à conquérir une royauté de lettres. Et ils ont mille fois raison. Vous m'avez fait le très grand plaisir de me communiquer de vos écrits. Ceux qui vous liront en seront meilleurs; vous le sentez bien. C'est d'ailleurs pour cela que vous écrivez.

VAUVENARGUES. Je ne suis pas encore allé bien loin dans ces réflexions.

MIRABEAU. Plus loin que la plupart des gens...

VAUVENARGUES. Et je suis trop peu capable de les communiquer.

MIRABEAU. Vous ? Vous me provoquez, Vauvenargues.

Les cadets que vous formiez au régiment vous écoutaient comme un oracle. Je ne l'ignore pas, pour Dieu ! Vous avez failli faire quelqu'un de mon diable de jeune frère, qui aurait dû mieux profiter de cette formation. Il est déjà peu ordinaire de l'avoir assagi durant quelques mois. Personne d'autre n'en aurait jamais fait autant. Qu'un Mirabeau ait écouté quelqu'un d'autre est proprement miraculeux. Moi-même, croyez-vous que j'aie souvent donné à d'autres l'attention que je vous consacre ?

Jamais !

VAUVENARGUES. Les Mirabeau mettent de la passion à tout. Mais il n'y a pas beaucoup de gens qui réagiraient comme vous...

MIRABEAU. Bien entendu.

VAUVENARGUES. Mon amicale réserve a irrité votre feu, et vous voilà lancé...

MIRABEAU. Il n'y a que le génie pour apprécier le génie.

VAUVENARGUES. Le génie !

MIRABEAU. Croyez-vous que je m'illusionne ? Je vois plus clair, en ce qui vous concerne (et sur beaucoup d'autres points) que la plupart des gens. Tous les Mirabeau ont du génie. N'oubliez pas, d'ailleurs, que nous sommes cousins. Mais plus les Mirabeau ont de génie, plus ils sont insupportables, tandis que vous...

VAUVENARGUES. Eh ! mon Dieu, vous n'avez pas le caractère facile, mais on ne peut vous connaître sans vouloir surmonter vos âpretés.

MIRABEAU. Il n'y a que vous qui les effaciez.

Il y a en vous je ne sais quel pouvoir qui n'appartient qu'à vous... oui, un charme.

VAUVENARGUES. Oh ! moi, que vous voyez malingre, la mine défaite, et à peu près boiteux, par suite de cette dure campagne d'hiver où j'ai eu le pied gelé, (le pied gelé, c'est vraiment un mal sans prestige !) non ! c'est une folie, et un peu cruelle, de venir me dire que je peux plaire !

MIRABEAU. Tel que vous êtes, il vous suffit d'être là pour attirer les sympathies.

VAUVENARGUES. Vous allez trop loin, Mirabeau; vous savez comme moi que l'opinion a décuplé mes erreurs et noirci ce que j'ai pu faire de bien.

MIRABEAU. L'opinion, en cela, vous a suivi, Vauvenargues. Vous ne jouez pas le jeu habituel aux hommes, qui est de se faire valoir. Et vous avez trop de personnalité pour ne pas faire enrager les médiocres. Pour comble d'insolence, vous n'êtes pas méchant. Comment voulez-vous que le commun vous comprenne ? On se méfie de vous comme de quelqu'un d'une autre planète. Mais ceux qui aiment regarder plus haut sont heureux de vous voir sur le chemin qui monte. Vous le leur ouvrez. Et aux yeux des femmes, oui, de celles qui en valent la peine, il ne vous manque, pour plaire, je l'ai souvent remarqué, que de savoir que vous plaisez. Cette Julie de Vence qui accompagne ici son père, dont elle est adulée, cette jeune fille charmante, et si coquette malgré ses manières franches, à qui tous nos Aixois brûlent de plaire, pourquoi donc croyez-vous qu'elle ait suivi son sérieux père au grave château de vos parents ? Votre château n'est pas mal, il ressemble au mien, mais ce n'est tout de même pas pour voir de ces châteaux-là qu'une belle se dérange...

Vous regardez tout autour de vous comme pour chercher dans cet âpre paysage ce qui a pu l'attirer ici, mais le paysage, en cette occasion, c'est vous.

Ne le saviez-vous pas ?

VAUVENARGUES. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

MIRABEAU. Il n'y a vraiment pas, en tout ceci, de quoi vous blesser.

VAUVENARGUES. Ce n'est pas vous qui m'avez blessé, mais la brûlure, inattendue, d'un feu que je croyais dompté. On ne montre pas les beautés de ce monde à quelqu'un qui devient aveugle.

MIRABEAU. Quoi, vous aussi pensiez à elle ? Je vous aurai donc rendu service à tous deux.

VAUVENARGUES. Non, oh ! non. Pardonnez-moi, mais laissez-moi. Je sais que vous n'avez voulu que mon bien. Mais vous vous êtes trompé. J'ai besoin d'être seul.

MIRABEAU. Je vous laisse, mais vous ne resterez pas longtemps seul.

Scène IV - Vauvenargues puis Julie.

VAUVENARGUES. Oh ! m'être trahi de la sorte, au premier éclair de cette terrible perspicacité ! C'était déjà trop de rêver de Julie de Vence ! Mon secret profond ! Cet adorable visage de fraîcheur et d'éclat se pencher sur ma misère ! Ce n'est pas possible. Je meurs du désir de lui voir un sourire, un sourire dans un regard vers moi ; mais qu'il lui prenne pour moi un intérêt plus vif !... Eh ! il s'agit bien de cela ! Mirabeau a du génie, mais le génie de la bousculade. Il croit trop ce qui lui suggère, en passant, une imagination qui ne se plaît qu'aux hardiesses.

Julie ! Julie elle-même ! C'est lui qui me l'a envoyée, ah ! ne pas perdre contenance !

JULIE. Monsieur de Mirabeau me dit que vous connaissez mieux que lui, monsieur, mieux que quiconque, ce pays qui me plaît tant, où je suis heureuse d'avoir accompagné mon père. Je voudrais vous demander pourquoi cette belle montagne qui commence ici, et que l'on voit d'Aix et de partout, porte le nom de Sainte-Victoire ? ce nom convient si bien à sa montée vers le ciel !

VAUVENARGUES. Je devrais avoir mieux hérité, ou mieux profité, des dons de ce pays, mademoiselle, pour vous en parler d'une façon qui soit digne de lui, et de vous.

Mais j'ai beau m'en être pénétré, je n'en serais qu'un pauvre interprète...

JULIE. On m'a montré de vos lettres, et des copies de vos œuvres, monsieur, et je sais à quel interprète je m'adresse.

VAUVENARGUES. Monsieur de Mirabeau vous a montré de mes lettres ! Mais quel intérêt peuvent avoir, pour une jeune fille à qui tout rit, à une reine d'enchantement, les confidences d'un soldat qui se voulait juste, et à qui la vie a donné tort d'avoir rêvé d'être grand ?

JULIE. Il n'y avait pas de plaintes dans vos lettres, monsieur, mais des tristesses si fières qu'on les trouve très belles. Monsieur de Mirabeau n'a pas trahi de confidences. Il n'est d'ailleurs pas un homme à qui l'on en fasse de bien secrètes. Je le connais depuis toujours. Sa mère est une amie, un peu redoutable, de ma famille. Il nous a communiqué des traits de vous qui font mieux aimer la vie et les vivants. C'est un bienfait de donner à connaître de ces traits-là ; et, en province, vous le savez, c'est la coutume de se passer les lettres, du moins celles qui ont autant de sens. Madame de Sévigné, mon aïeule, ne se dépitait pas trop de savoir que les siennes passaient de mains en mains.

Résignez-vous comme elle ?

VAUVENARGUES. Vous me mettez en si bonne compagnie que je ne puis en être, malgré ma confusion, que très heureux.

Mais ce qui me réjouit surtout, dans cette surprise, mademoiselle, c'est que ces lettres, ces écrits, me valent de votre part une bienveillance que je n'osais espérer... Vous êtes ici depuis bien peu de temps, et déjà vous comprenez ce pays...

JULIE. J'ai toujours été attirée, à Aix, par cette montagne qui commande, de si haut, et si bien, tout le pays, ce pays que je devine profond et bon à l'homme, sous son air de grandeur sévère — non pas sévère, mais sobre, discret...

VAUVENARGUES. Sévère, oui, quand la lumière ne l'adoucit pas...

JULIE. Mais son dessein reste clair dans l'ombre.

VAUVENARGUES. Il faut bien l'aimer, pour éprouver cela. Et savez-vous que c'est ici, sur notre colline de Vauvenargues, que les gens de tout le pays se rassemblent, pour voir se lever le jour le plus long de l'année, comme si c'était ici qu'ils étaient le plus sûrs de bien l'accueillir ?

JULIE. Ou le plus sûr de l'obtenir. Je n'en suis pas étonnée. C'est un pays qui a plus d'un don.

Est-ce sur cette longue terrasse, entre ces beaux pins, que vous invoquiez à quinze ans les héros de l'antiquité ? A Vence près de la mer, je rêvais quand j'étais enfant...

VAUVENARGUES. C'est-à-dire hier...

JULIE. Il me semble qu'il y a longtemps... Je rêvais que j'aidais mon père à repousser les pirates sarrasins. Et ils étaient repoussés.

VAUVENARGUES. Repoussés, non ! mais subjugués.

JULIE. Il est vrai que, d'autres fois, l'idée d'être enlevée par eux, et de devenir sultane, ne me déplaisait pas non plus. Car je devenais toujours sultane...

VAUVENARGUES. Naturellement ! Et lequel des deux rêves préfériez-vous ?

JULIE. Ce ne sont plus là des rêves de jeunes filles.

VAUVENARGUES. Quels sont donc les rêves des jeunes filles ?
Parures et bals ?

JULIE. Bals et parures ?
Naturellement.

VAUVENARGUES. Et puis encore ?

JULIE. Et puis encore ? Et si c'était tout ?

VAUVENARGUES. Ce n'est pas tout, mais à qui sera-t-il permis d'en demander davantage ?

JULIE. Vous les connaissez donc mieux, les jeunes filles, que vous le laissiez paraître ? Vous n'avez pas toujours été occupé de héros ?

VAUVENARGUES. Le beau mérite, de s'intéresser à ce qu'il y a de plus charmant au monde...

Mais voici Saint-Vincens ! Vous connaissez mon ami Saint-Vincens ?

JULIE. Je le connais.

Scène V - Les mêmes, Saint-Vincens.

SAINT-VINCENS. Mes hommages mademoiselle.

J'arrive chez vous, mon cher ami, sans avoir, pour une fois, pris le temps de vous avertir. Monsieur de Vence m'a demandé, mademoiselle, de venir, toute chose cessante, le conseiller dans une affaire sur laquelle, mon cher Vauvenargues, votre père le consulte; je ne voulais pas ne pas vous voir d'abord.

VAUVENARGUES. Le contraire m'eût peiné.

JULIE. Mon père vous demande conseil, monsieur de Saint-Vincens ?

SAINT-VINCENS. Rien ne pouvait me faire plus d'honneur. Et c'est un honneur auquel tout mon avenir est intéressé.

JULIE. Le croyez-vous monsieur ? Votre mérite est déjà si connu, l'influence de votre père est déjà si grande, que vous n'avez nul besoin, je pense d'y ajouter d'autres influences.

SAINT-VINCENS. Aurais-je le malheur de ne pas vous voir approuver l'intérêt que votre père prend à mon avenir, mademoiselle ?

JULIE. Je sais que mon père a toutes les meilleures raisons d'encourager vos études, de veiller sur cette carrière de magistrat, que vous avez commencé si jeune...

SAINT-VINCENS. L'étude et la carrière ne remplissent pas toute une vie...

VAUVENARGUES (à part). Ah ! j'avais bien besoin de ce secours contre moi-même !

SAINT-VINCENS. Quel beau terme antique vous avez là ! Je ne m'en souvenais pas... Est-ce une découverte récente ?

VAUVENARGUES. Il a été découvert ici même. Il n'y a eu qu'à le redresser.

SAINT-VINCENS. C'est merveilleux d'être de ce pays.

Mais je réponds mal à l'attente de ceux qui m'ont mandé, en ne les rejoignant pas à l'instant. Je vous retrouverai tout à l'heure au château. Veuillez m'excuser l'un et l'autre.

Scène VI - Vauvenargues, Julie.

VAUVENARGUES. Saint-Vincens est le plus dévoué des amis. Je l'ai maintes fois éprouvé.

JULIE. Mon père aussi.

VAUVENARGUES. Vous n'avez pas encore eu l'occasion de l'apprécier vous-même ?

JULIE. Moins que mon père.

VAUVENARGUES. Je n'ai jamais vu autant d'intelligence au service d'autant de cœur, et avec une tranquillité d'âme qui naît d'une solidité à toute épreuve.

JULIE. A toute épreuve ? C'est donc ainsi qu'on peut le voir ?

Sans doute parce que c'est vous. Mais puisque nous parlons de monsieur de Saint-Vincens, ne songeriez-vous pas, pour vous, monsieur, à cette carrière où il vous conseillera, et où mon père pourrait vous pousser. Le pays a besoin de juges intègres.

VAUVENARGUES. J'acquitterais probablement trop de monde. Et je n'ai pas la tête à cela. Je ferais un mauvais juriste.

JULIE. Mais les juristes de l'avenir s'inspireront de vos pensées.

VAUVENARGUES. Je le voudrais. Ah ! si quelques années de travail pouvaient encore m'être données !

JULIE. Encore données ?

VAUVENARGUES. Saint-Vincens et moi, pensons ensemble. Nous nous éclairons l'un l'autre. Et ne croyez pas que son intérêt se borne au droit.

JULIE. Oh ! Je sais, il aime les médailles et les statues antiques.

VAUVENARGUES. Leur beauté lui permet de mieux comprendre la beauté.

JULIE. Le profitable apprentissage !

VAUVENARGUES. Eh ! sans doute il est des beautés que l'on admire et que l'on aime, sans avoir rien appris.

JULIE. Mais lui, il a besoin d'apprendre.

VAUVENARGUES. Mieux que moi, il vous dira pourquoi notre montagne porte le nom de Sainte-Victoire; il vous dira le sang-froid des Romains et la fougue des barbares.

JULIE. Je crois déjà l'entendre. Il espère pouvoir les dénombrer par les boucles de leurs ceinturons retrouvés dans les champs.

Mais il est temps pour moi, monsieur, d'aller retrouver mon père chez le vôtre. Mon père a décidé que je devais, étant l'arrière-arrière-petite-fille de madame de Sévigné, lui écrire toutes ses lettres, Les sujets sont cependant différents. N'importe, il s'y obstine. C'est à cette fin qu'il m'a emmenée ici. Je vous laisse avec vos héros.

Scène VII - Vauvenargues, puis le chevalier.

VAUVENARGUES. Le bonheur est passé; non, l'illusion du bonheur a passé.

Peut-on désespérer à ce point quand on n'a même pas espéré !
Et Saint-Vincens doit tout ignorer de ce rêve, lui à qui, en toute

occasion, j'aurais trouvé du réconfort à me confier. Je ne veux plus penser à tout ceci que pour le servir auprès d'elle — Si elle retrouve quelque bienveillance pour m'écouter.

— Ah çà, chevalier, quelle surprise !

LE CHEVALIER. Je veux tout d'abord vous dire ma joie de vous revoir, monsieur. Mais je m'étonne que vous soyez surpris.

N'avez-vous pas reçu ma lettre ?

VAUVENARGUES. Moi aussi je suis heureux de vous retrouver. Il y a peu d'instant, nous parlions de vous, votre frère et moi. Il faut vous avouer qu'il semblait un peu soucieux à votre sujet. Vous allez peut-être m'expliquer ce malaise. Je voudrais vous aider à le dissiper.

Mais oui; ma surprise de vous voir est grande. Je n'ai pas reçu de lettre de vous.

LE CHEVALIER. Il faut qu'il y ait eu quelque accident.

Avez-vous un moment ?

VAUVENARGUES. Vous allez nous rester. Je vais demander à ma mère si elle peut vous loger. Il y a déjà beaucoup de monde ici, et vous ne logerez pas dans une chambre à tapisseries, mais il ne sera pas dit que l'on ne vous aura pas trouvé un gîte...

LE CHEVALIER. Non, non, ne vous en préoccupez pas. Je préfère loger loin de mon frère, au village.

VAUVENARGUES. Je vous logerai chez Arlaten. Dites-lui que je vous envoie.

LE CHEVALIER. Je suis déjà passé chez lui. C'est lui qui m'a dit que je vous trouverais probablement sur cette terrasse.

Pouvons-nous avoir tout de suite un entretien ?

VAUVENARGUES. C'est donc si grave ?

LE CHEVALIER. C'est terrible.

VAUVENARGUES. Vous m'alarmez.

LE CHEVALIER. J'aime, monsieur, et tout contrarie ma passion.

VAUVENARGUES. (à part). Lui aussi !

LE CHEVALIER. Plaît-il ?

VAUVENARGUES. Je vous écoute.

LE CHEVALIER. J'aime et je veux épouser celle que j'aime. Mais ma famille la tient pour peu sérieuse, et me la refuse. Je me moque de ce qu'a pu être et pu faire celle que j'aime. Je l'aime et elle m'aime. Cela suffit.

VAUVENARGUES. Cela devrait suffire, si...

LE CHEVALIER. Je sais que vous ne partagez pas les ridicules préjugés de ma famille et du temps. Je vous conjure de m'aider.

VAUVENARGUES. Je vous aiderai comme je pourrai, mais vous êtes peut-être injuste en taxant votre famille des préjugés du temps.

Votre frère est d'idées tout à fait progressistes.

LE CHEVALIER. D'idées, oui. En fait, il n'existe pas de féodal plus coriace.

VAUVENARGUES. A Mirabeau Mirabeau et demi ! Il y a bien de la passion dans ce jugement...

LE CHEVALIER. C'est justement ce que m'a dit mon frère au sujet de l'estime où je tiens cette belle. Mais vous me comprenez, vous. Vous avez aimé. Vous n'avez pu me cacher, jadis, que vous étiez sensible.

VAUVENARGUES. Je n'aurai pas grand effort à faire pour me représenter vos chagrins.

LE CHEVALIER. J'en étais sûr. Vous n'êtes pas de ceux qui renient leurs beaux jours, qui oublient ce qu'ils éprouvaient, quand ils étaient jeunes.

VAUVENARGUES. Il ne s'agit pas de moi, chevalier.

Quant à votre frère, il peut sembler étrange de lui reprocher de méconnaître l'amour; il est toujours amoureux.

LE CHEVALIER. Mais ce n'est jamais de la même personne. C'est ce qui l'empêche de me croire.

VAUVENARGUES. Il y a un moyen de le persuader. Laissez passer un peu de temps, et il faudra bien qu'il s'aperçoive de votre constance, si vous restez constant. Vous ne craignez pas de changer ?

LE CHEVALIER. Je ne vis que pour elle. Ne plus l'aimer ? Ce ne serait plus vivre. Je ne changerais qu'en cessant de vivre.

Vous doutez de ma sincérité ?

VAUVENARGUES. Non, pas de votre sincérité.

LE CHEVALIER. Je sens bien, malgré mon impatience, que votre idée est bonne. Mais mon frère m'a banni. Pour qu'il me croie un jour, il faut qu'il me revoie. Faites-moi rentrer en grâce. Il n'y a que vous qui puissiez obtenir ce miracle.

VAUVENARGUES. Votre frère vous aime beaucoup, chevalier, ce ne sera pas si difficile de le convaincre de vous revoir.

LE CHEVALIER. Ne sous-estimez pas la difficulté.

VAUVENARGUES. Si vous voulez des preuves de l'intérêt qu'il vous porte, je vous montrerai des lettres de lui qui vous convaincront.

LE CHEVALIER. Oui, des lettres d'autrefois.

VAUVENARGUES. De l'an passé, je crois.

LE CHEVALIER. Mais oui, d'il y a longtemps. Maintenant il me déteste. Et moi aussi je le déteste. Mais il n'y a rien à faire. Il est le chef de famille. Vous pensez bien que je ne vais pas lui étaler des regrets de ma conduite. Elle est bien meilleure que la sienne, ma conduite. Tout ce que je peux regretter, c'est la verdeur des reproches que je lui ai faits.

VAUVENARGUES. Ah ! C'est vous qui lui avez fait des reproches ?

Qu'avez-vous bien pu lui dire, grands dieux ?

LE CHEVALIER. Je lui ai dit que j'aimais comme un être humain et qu'il ne pouvait me comprendre parce qu'il aimait, lui, comme un étalon de labour. D'un Mirabeau à l'autre, vous savez, on n'y va pas par quatre chemins. Mais, cette fois, l'expression n'a pas passé, probablement parce qu'elle est trop vraie. Au lieu d'un étalon de labour, j'aurais dû dire de haras. Mais enfin c'est fait. A vous de réparer cet impair, s'il vous plaît.

Il ne se fâche jamais contre vous.

Mais on vient ?

VAUVENARGUES. Mademoiselle de Vence !

Scène VIII - Les mêmes, Julie.

JULIE. Je vous ai quitté un peu brusquement tout à l'heure, monsieur, je venais vous dire que... Mais vous n'êtes pas seul ?

VAUVENARGUES. Merci d'être venue !

Approchez, chevalier. Nous ne pouvons trouver de meilleure alliée. Vous qui connaissez les Mirabeau, mademoiselle, vous devez avoir rencontré le chevalier leur cadet ?
(révérences). Mademoiselle de Vence.

JULIE. Je le connais moins que son frère aîné. Il ne lui ressemble pas.

LE CHEVALIER. Combien je suis heureux de cette constatation, qui équivaut à un éloge !

JULIE. Eh ! bien vous lui ressemblez tout de même. La réplique était signée Mirabeau.

LE CHEVALIER. Puis-je espérer, malgré cela, mademoiselle, que vous intercéderez pour moi ? Je ne crois pas que mon frère, ni personne, puisse rien vous refuser. Présenté par vous et par monsieur de Vauvenargues, je suis sûr de rentrer en grâce.

JULIE. Il me sera très agréable de plaider pour vous, chevalier.

LE CHEVALIER. Comment vous remercier ?

JULIE. En ne craignant ni ressemblance ni dissemblance, en vous contentant de ce que monsieur de Vauvenargues a fait de vous.

Il est temps que je rentre. On s'étonnerait de mon absence.

VAUVENARGUES. Je vous accompagne. A bientôt, chevalier, je vous enverrai un message chez Arlaten.

LE CHEVALIER. Comme elle est belle !

ACTE II

Scène I - Vauvenargues, Maïsse.

MAISSE. Mademoiselle de Vence m'envoie vous demander, monsieur, si vous avez déjà pu agir auprès de monsieur de Mirabeau en faveur du chevalier.

VAUVENARGUES. Pas encore, mais ce sera bientôt. J'ai fait demander à monsieur de Mirabeau de venir, aussitôt qu'il le pourrait, me rejoindre ici.

MAISSE. Mademoiselle tient à ce que vous lui parliez le premier... Oh ! elle est prête, s'il le faut, à entrer en lice, comme elle dit. Quand je l'ai laissée, elle mettait déjà du rouge, à tout hasard.

VAUVENARGUES. Elle n'a vraiment pas besoin de mettre du rouge !

MAISSE. Je le lui dirai, monsieur.

VAUVENARGUES. Non, non !

MAISSE. Je reviendrai tout à l'heure demander à monsieur de Mirabeau, puisqu'il sera ici avec vous, d'aller voir mademoiselle de Vence. Il sera difficile que vous m'expliquiez devant lui si vous l'avez convaincu de pardonner à son frère. Puis-je vous demander de convenir avec moi d'un signe ?

VAUVENARGUES. Comme tu veux. Si j'ai réussi, je me croise les bras, sinon je me frotte le front.

MAISSE. Je le retiendrai.

VAUVENARGUES. Je vois que tu es tout à fait dans la confiance.

MAISSE. Oh ! oui, mademoiselle me dit tout. Par exemple, elle m'a dit, en m'envoyant à vous, « J'irais bien trouver moi-même monsieur de Vauvenargues, mais depuis que je sais que je tiens à lui, je me sens un étrange embarras ».

VAUVENARGUES. Mademoiselle de Vence t'a dit cela !

MAISSE. Tel que je vous le dit, monsieur.

VAUVENARGUES. Que de bien et de mal me font ces simples mots !
Ne va pas lui répéter ce que je te dis là !

MAISSE. Je ne peux le promettre, monsieur, Mademoiselle me dit ses secrets, et je lui dit les miens.

VAUVENARGUES. C'est de la chance pour vous que vous soyez si bonnes amies. Mais nous devons en revenir à l'affaire Mirabeau.

Tu te rends bien compte qu'il ne faut rien dire à personne de notre complot ?

MAISSE. Je n'ai rien dit à personne, sauf à Arlaten, bien entendu.

VAUVENARGUES. Bien entendu ?

MAISSE. Vous savez, puisque vous le connaissez, qu'on peut avoir confiance en lui ?

VAUVENARGUES. J'estime beaucoup Arlaten...

MAISSE. J'en suis bien contente, je l'aime beaucoup.
Je ne sais s'il m'aime autant.

VAUVENARGUES. Je le croirais volontiers.

MAISSE. Ce serait difficile, vous savez, que ce soit autant.

VAUVENARGUES. Ah ! oui ?
Je te comprends, va.

MAISSE. Mademoiselle de Vence dit que vous comprenez tout mieux que tous.

VAUVENARGUES. Cette fois, tu vas trop loin, Maisse; mademoiselle de Vence n'a pu dire cela !

MAISSE. Elle l'a dit. Vous ne voulez pas le croire ?

Oui, je sais, vous êtes comme cela. C'est tout le contraire de Monsieur de Mirabeau. Il croit toujours qu'il comprend tout, mais mademoiselle de Vence n'est pas de cet avis.

VAUVENARGUES. Il est très intelligent.

MAISSE. Est-ce qu'on ne se demande pas un peu, parfois, à quoi ça lui sert ?

VAUVENARGUES. Te voilà bien exigeante !

MAISSE. C'est à côté d'Arlaten, et de vous, d'après ce que me dit Arlaten, et d'après ce que je vois. Aussi, monsieur, ne vous inquiétez pas au sujet de mademoiselle de Vence, elle sortira vite de son embarras pour venir vous revoir.

Mais voici monsieur de Mirabeau. Je me sauve. Il ne faut pas qu'il se doute, en me surprenant ici, de l'entente qu'il y a entre vous et mademoiselle de Vence au sujet du chevalier.

Scène II - Vauvenargues puis Mirabeau.

VAUVENARGUES. De l'entente entre mademoiselle de Vence et moi... Ah ! au sujet du chevalier.

Pas d'illusion !

MIRABEAU. Vous m'avez demandé, Vauvenargues ? Je crois deviner le sujet de vos préoccupations. Croyez bien que je ferai tout ce que je pourrai pour vous, pour Julie de Vence.

Vous n'espérez pas me cacher vos sentiments ?

VAUVENARGUES. J'aurais dû mieux les cacher, les maîtriser ! Je vis dans le feu, mon ami. Chaque fois que j'ai aimé, j'ai cru que c'était pour la vie, pour toute ma vie précaire. Mais cette fois c'est

plus terrible et plus beau. La vie me fuit. Je ne puis songer à rien de durable. Et j'aime comme si je devais vivre cent vies, et les consacrer toutes à cet amour.

MIRABEAU. Aimer vous fera vivre. Pourquoi ne pas demander la main de mademoiselle de Vence ? Elle a pour le moins de la bienveillance à votre égard. Et son père vous estime beaucoup.

VAUVENARGUES. Mon ami Saint-Vincens l'aime, et j'ai bien compris qu'entre les familles tout est décidé.

MIRABEAU. Vous ne ferez pas à Julie l'injure de croire qu'elle puisse hésiter entre Saint-Vincens et vous !

VAUVENARGUES. Il faut qu'elle choisisse Saint-Vincens. Il peut la rendre heureuse. Il l'aime, il est bien fait, sa figure est agréable, il est constant et sage, il est riche. Il a de l'avenir, lui.

MIRABEAU. Mais il n'est pas Vauvenargues, et c'est le plus grand des défauts !

VAUVENARGUES. C'est de votre frère que je voulais vous parler. C'est pour lui que j'avais demandé à vous voir. Vous avez donné tout de suite un tour si différent à cet entretien que je n'ai pas encore pu vous parler de lui.

MIRABEAU. Mon frère ne m'intéresse plus. Il s'agit de vous. Julie vous aime, vous l'aimez. Epousez-la, décidez-vous.

VAUVENARGUES. Saint-Vincens est mon ami. Il m'a rendu de grands services.

Je ne peux le trahir.

Mettez-vous à sa place. Que penseriez-vous de moi, si je vous trahissais ?

MIRABEAU. Me mettre à la place de Saint-Vincens ! Vous n'y pensez pas. Ce serviteur des lois ! Servir ! Je suis né pour être libre, moi.

VAUVENARGUES. Même des lois ?

MIRABEAU. Les Mirabeau peuvent violer les lois parce qu'ils leur font des enfants qui sont des lois meilleures...

VAUVENARGUES. Qu'ils auraient donné l'exemple de violer. Votre parole vous emporte, Mirabeau.

MIRABEAU. Saint-Vincens ne pourrait se sentir trahi, Vauvenargues, si vous vous mettiez en travers d'un projet encore vague, et auquel il tiens moins, soyez-en assuré, qu'à une statue.

La plus belle femme, pour lui, n'est tout à fait Vénus que si elle est en marbre — ou en bronze...

VAUVENARGUES. Changeons de langage, Mirabeau. Il ne s'agit pas ici de ce que vous appelez passion, mais d'un amour qui dure toute la vie, dans le mariage.

MIRABEAU. Mon pauvre ami; les termes d'amour et de mariage sont ennemis. C'est tout au plus un moment qu'ils peuvent s'accorder.

VAUVENARGUES. L'amour que j'ai au cœur, si nous pouvions vivre ensemble, ne serait jamais désaccordé. Un désaccord serait le point de départ d'un nouvel accord.

MIRABEAU. On ne peut éviter de redevenir sensible à d'autres charmes.

VAUVENARGUES. Mais moins qu'à ceux de la femme à laquelle on se consacre. A chaque moment, il y a de la surprise qui ravit dans son air, dans son regard, dans son esprit. Une vie ne suffirait pas pour aimer toutes les richesses de sa vie.

MIRABEAU. Et vous hésitez à faire fi des obstacles qui vous séparent !

VAUVENARGUES. Si mon amour ne peut les renverser, ce ne seront pas les arguments d'un ami, même les vôtres, Mirabeau, qui me les feront écarter. Je ne puis que suivre votre premier conseil, celui de me fixer à Paris pour couper court à cet entraînement qui ne m'est plus permis. Il faut que je convainque mon père de me laisser partir.

MIRABEAU. Votre père, votre père ! que ce soit pour vos amours ou pour partir à Paris, agissez donc comme il est nécessaire d'agir, sans vous préoccuper à ce point d'un père ! Nous sommes à une époque où l'autorité paternelle est un peu démodée. C'est comme

une vieille noix rejetée par un écureuil en colère et qui ne fait plus qu'un petit bruit de grelot sec. C'est un arbitraire que la raison remplace.

VAUVENARGUES. Voilà qui est fort bon pour la cohorte anonyme des pères despotiques. Mais quand il est question du sien, cela devient un cas particulier, qui ne se traite qu'entre père et fils.

Mais avant d'aller trouver mon père, j'ai une faveur à vous demander, à vous Mirabeau.

MIRABEAU. Voyons, c'est accordé d'avance.

VAUVENARGUES. Rendez votre confiance à votre frère...

MIRABEAU. Ne me parlez pas de ce rebelle, qui ne veut suivre que sa folle fantaisie, sans se rendre compte que je remplace pour lui notre père, que je suis son chef...

VAUVENARGUES. Je croyais que la raison avait remplacé l'argument d'autorité ?

MIRABEAU. Oui, mais dans ce cas, toute la raison est du côté de l'autorité.

VAUVENARGUES (riant). C'est assez souvent ce que je pense l'autorité.

MIRABEAU. Il veut faire un mariage insensé. Il sait très bien d'ailleurs qu'étant le cadet il n'a pas droit au mariage.

Les biens familiaux sont trop limités.

L'avenir du chevalier est dans l'ordre de Malte.

VAUVENARGUES. Mais s'il aime ?

MIRABEAU. Aimer, aimer. Les Mirabeau n'aiment pas, ils n'ont que des passions. Qu'il ait toutes les passions qu'il veut. Mais se marier ! et avec qui ?

VAUVENARGUES. La connaissez-vous ?

MIRABEAU. Non ! C'est une fille de rien. Elle est d'un milieu que nous ne connaissons pas en dehors du service.

VAUVENARGUES. N'aimez-vous pas être appelé l'« ami des hommes », de tous les hommes ?

MIRABEAU. Pas de confusion de genre, mon cher auteur ! Que le domaine des idées reste distinct de celui de la vie.

VAUVENARGUES. Je ne vous croyais pas aussi cloisonné.

Peut-être suis-je un peu responsable de la confusion que votre frère a commise. Vous m'aviez confié sa formation au régiment du roi. Je ne lui avais pas appris le cloisonnement.

MIRABEAU. Quelle jolie fille !

Scène II - Les mêmes, Maïsse.

MAISSE. Vous permettez, monsieur de Vauvenargues ?

Monsieur de Mirabeau, mademoiselle de Vence voudrait pouvoir vous parler un moment. Puis-je vous annoncer ?

MIRABEAU. Ce sera pour moi un précieux privilège, non moins que d'être introduit par vous, ma belle enfant. Comment vous appelez-vous ? Vous avez un nom bien de chez nous, je crois.

(Vauvenargues profite de l'inattention de Mirabeau, tourné vers Maïsse, pour se frotter le front).

MAISSE. Maïsse, Monsieur, parce que je suis du village de Sainte-Maïsse.

MIRABEAU. Que je voudrais être le meunier de ce maïs-là. Il y a toujours de l'eau à mon moulin.

MAISSE. Nous avons des moulins par ici, monsieur.

MIRABEAU. Et tu as jeté ton bonnet par dessus ces moulins ?

MAISSE. Oh ! que non, monsieur ! Un moulin me suffira, mais le grain n'est pas mûr.

MIRABEAU. Elle a du sens comme un épi des grains, cette petite-là ! Excusez-moi, mon cher Vauvenargues. Je ne peux tarder à me rendre à si charmante invitation. Ne m'enviez-vous pas ?

VAUVENARGUES. Il faudrait vous envier toujours ! Vous avez une facilité à vivre qui tient du prodige.

MIRABEAU. Oui, je suis splendidement doué des qualités de tout le monde, et vous de qualités que personne d'autre ne possède — et qui valent toutes les autres.

MAISSE. C'est justement ce que mademoiselle de Vence disait de vous tout à l'heure, monsieur de Vauvenargues.

Scène III - Vauvenargues puis Arlaten.

VAUVENARGUES. Ce sera une raison de revoir Julie que de lui demander le résultat de tout ceci. Mais que ce pauvre chevalier a peu de part à mon impatience, à ma crainte de la revoir !

ARLATEN. Bonjour, monsieur, c'est votre jeune chevalier, que vous m'avez donné à loger, qui m'envoie.

VAUVENARGUES. Il voudrait savoir ce que nous avons obtenu ? Ce n'est pas encore grand'chose. Il faut lui demander un peu de patience.

ARLATEN. Pour ça, monsieur, il n'en a guère. Je l'ai lâché dans la garrigue, parce qu'il allait faire éclater ma maison à y faire les cent pas avec tant de furie.

On voit bien que c'est le frère de votre ami de Mirabeau.

VAUVENARGUES. Oui...

ARLATEN. Le poulain vaut le cheval, pour le feu.

VAUVENARGUES. Nous revoilà dans les chevaux.

ARLATEN. Mais je crois que le jeune est meilleur homme. Il voudrait tant savoir...

VAUVENARGUES. C'est pour cela que tu te dévisses le cou à regarder si passionnément vers le château ?

ARLATEN. C'est qu'il faudra que je lui rende compte.

VAUVENARGUES. Et d'abord il faut que toi, tu te rendes compte.

Mais peut-être n'est-ce pas entièrement pour le chevalier ?

ARLATEN. Vous avez bon œil, monsieur. Non, ce n'est pas seulement pour le chevalier.

VAUVENARGUES. Que voudrais-tu savoir ? Il s'agit de Maïsse, n'est-ce pas ?

ARLATEN. Voilà tout juste ce que c'est, monsieur Luc. Vous ne pouvez pas croire comme je l'aime.

VAUVENARGUES. Je me l'imagine très bien. Et Maïsse le sait ?

ARLATEN. Je n'ai pas tout à fait osé le lui dire.

VAUVENARGUES. J'ai bien l'impression qu'elle le sait. Mais elle aimerait mieux, j'en suis sûr, que tu le lui expliques.

ARLATEN. Vous me donnez là un très grand contentement. J'étais inquiet. Je le suis encore un peu malgré tout. Une si jolie fille à côté de ce brasier de monsieur de Mirabeau ! Pourvu qu'elle ne flambe pas. Je les ai vus ensemble.

VAUVENARGUES. Il n'y a pas lieu de t'inquiéter. C'est mademoiselle de Vence qui a envoyé Maïsse chercher monsieur de Mirabeau.

ARLATEN. Mademoiselle de Vence ! Mais ce n'est pas monsieur de Mirabeau qu'elle aime. C'est vous !

VAUVENARGUES. Arlaten !

ARLATEN. Quoi, monsieur, vous changez de visage ? C'est vrai, ce que je vous dis, si ça peut vous ranimer.

D'ailleurs, la voilà. Elle vous dira si je me trompe.

VAUVENARGUES. Je te défends, si tu tiens à ma vie, de rien dire de ceci à personne.

ARLATEN. Bien sûr que je tiens à votre vie. Et même, si ce n'était Maïsse, c'est à votre vie que je tiendrais le plus au monde, monsieur Luc.

VAUVENARGUES. Quoi ? Que tu es bon, Arlaten ! C'est vrai, je me souviens, quand nous étions enfants, et que je ne pouvais aller jouer au village, parce que j'étais malade, c'est toi le seul qui venais jouer ici avec moi.

Scène IV - Vauvenargues, Arlaten, Julie.

VAUVENARGUES. Vous vous êtes donné la peine de venir jusqu'ici...

JULIE. Il ne faut pas que Mirabeau nous entende. Il ne faut surtout pas qu'il nous sache de connivence... au sujet du chevalier.

VAUVENARGUES. Aurons-nous de l'espoir à lui donner, par mon ami Arlaten que voici, et que le chevalier a envoyé aux nouvelles ?

JULIE. De l'espoir...

Je ne puis en dire plus. Il s'est montré plus intraitable que je l'avais pensé. J'ai pourtant déployé des armes qui ne sont pas toujours sans effet.

VAUVENARGUES. Le chevalier a été bien inconsideré de vous demander cette démarche.

JULIE. Non, non, pas du tout. J'aime assez déployer mes armes. Surtout si ce n'est pas en vain.

VAUVENARGUES. Ah ! pourquoi « déployer vos armes » pour Mirabeau ? A quoi cela mènerait-il ?

JULIE. Mais, monsieur, à rendre service au chevalier. Il est charmant, le chevalier. Il vaut bien qu'on l'aide.

VAUVENARGUES. Assurément, assurément.

JULIE. Il fonce comme un poulain fou.

VAUVENARGUES. Il est frappant de constater que tout le monde compare les Mirabeau, et eux les premiers, à toutes sortes de chevaux.

JULIE. Eh ! oui, monsieur, c'est une idée qui vient à « tout le monde ».

VAUVENARGUES. Mais quand vous l'exprimez, elle semble toute nouvelle. Arlaten, approche, tu peux dire au chevalier qu'il y a de l'espoir. Nous pensons pouvoir être bientôt plus affirmatifs; ce n'est pas encore possible. Et toi, Arlaten, passe au château te restaurer un peu, avant de reprendre la route. Je suis sûr que mademoiselle de Vence ne trouvera pas mauvais que Maïsse te serve un verre de vin.

JULIE. Il faudra le boire à sa santé, Arlaten, parce que monsieur de Mirabeau, sans méchanceté, l'avait un peu fâchée. Elle pestait contre lui quand je l'ai quittée. Elle est si gaie, si vaillante et si gentille qu'il n'est que juste de la maintenir en contentement.

ARLATEN. Le premier réconfort est pour moi. Vous aimez donner de la joie.

JULIE. C'est toujours cela de gagné.

ARLATEN. Je vous en souhaite autant.

Scène V - Vauvenargues, Julie.

VAUVENARGUES. Que vous êtes bonne ! Aussi bienfaisante que ravissante ! Ah ! Je m'égare.

JULIE. C'est me trouver bienfaisante et ravissante que vous appelez de l'égarement ? Moi qui aurais aimé y croire, quand vous le disiez.

VAUVENARGUES. Ah ! Vous êtes meilleure aux yeux et au cœur que tout ce qui plaît le plus au monde, meilleure que les roses et la gloire, meilleure que l'air de la montagne et l'ombre de ces pins sous le soleil, meilleure que la vie.

JULIE. Non, non, Vauvenargues, pas meilleure que la vie. Ne dites pas cela. La façon que vous avez de le dire m'effraye.

VAUVENARGUES. La vie m'échappe, Julie. L'horrible froid de cette campagne de Prague, sous la neige, où j'ai perdu mon plus cher ami, m'a brûlé et déchiré comme la foudre.

Vous ne le voyez que trop à ce que je suis...

JULIE. Il y a des arbres frappés par la foudre qui sont plus merveilleux, dans leur force éprouvée, que les plus droits des jeunes troncs. Et ce qui éclaire dans une lampe n'est ni le cristal, ni le bronze, mais la flamme. Je ne vois que la flamme. Je n'en verrai jamais de plus rayonnante, dans n'importe quel avenir.

Ah ! Ne songeons pas à l'avenir.

VAUVENARGUES. Je serais criminel d'y songer.

JULIE. Moi aussi, peut-être. N'y songeons pas, mon ami.

Ne songeons qu'à cet instant. Nous ne trahissons rien à nous en enchanter. Nous le garderons tout à nous.

Que personne ne se doute de cette grâce.

VAUVENARGUES. Est-il possible que cette joie me redonne la vie ? Je me sens une force qui m'étonne. Mais à quoi bon ? Que pouvons-nous espérer ? Et pourtant (il lui prend la main) on espère, quand on vit, quand on aime.

JULIE. Votre main est brûlante ! Ne voyons pas plus loin qu'aujourd'hui ! Quelqu'un approche. Je vous laisse, je ne veux voir personne d'autre.

VAUVENARGUES. Ah ! quand nous retrouverons-nous ?

Scène VI - Vauvenargues puis le marquis.

VAUVENARGUES. Je me suis cru trop au dessus de la terre. Qu'ai-je dit, qu'avons-nous dit, qu'avons-nous espéré ? Le moment est venu de s'arracher le cœur. Julie l'a senti lorsqu'elle a refusé l'avenir.

Mon père ! Que ne m'avez-vous fait appeler ?

LE MARQUIS. Mon fils, je suis venu à dessein vous trouver ici pour avoir chance de vous parler sans témoin.

J'ai à vous entretenir de sujets un peu pénibles.

Voici d'abord une lettre du chevalier de Mirabeau qu'il faut bien que je vous remette, puisqu'il vous annonce sa venue...

VAUVENARGUES. Ah ! je comprends, le courrier vous l'aura remis par erreur, puisque nous portons l'un et l'autre, grâce à votre bienveillance, le titre de marquis de Vauvenargues.

LE MARQUIS. Ce n'est pas par erreur. Nous avons décidé, il y a quelque temps, votre mère et moi, d'intercepter vos lettres.

VAUVENARGUES. Et vous les avez lues ?

LE MARQUIS. Evidemment.

Mais, bien entendu, ce n'était pas pour savoir ce que vous dit ce jeune étourdi de chevalier, c'est parce que nous étions profondément inquiets de vos relations avec Voltaire, ce dangereux esprit qui sape notre société...

VAUVENARGUES. Vous avez reçu cette lettre de Voltaire que j'attendais depuis si longtemps ?

LE MARQUIS. La voici.

VAUVENARGUES. Vous permettez que je la lise !

LE MARQUIS. En voici la substance. Il vous comble de louanges, il vous a trouvé un éditeur, et vous presse de le rejoindre à Paris. C'est précisément ce que nous craignons.

VAUVENARGUES. C'est précisément ce que j'espérais.

LE MARQUIS. Il est temps de nous expliquer, Vauvenargues. Vous prenez un mauvais chemin.

VAUVENARGUES. Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes peut-être pas très bien placé pour en juger.

LE MARQUIS. Monsieur !

VAUVENARGUES. Dans notre lointaine province, les changements du monde sont peu sensibles. Mais le monde change, et surtout la France.

LE MARQUIS. La France ? dites plutôt Paris, ce Paris, attrayant, je vous l'accorde, mais où les valeurs se dégradent et se perdent sous l'éblouissement de progrès chimériques.

VAUVENARGUES. Hier encore, vous teniez le même langage au sujet de notre bonne ville d'Aix.

LE MARQUIS. Mais oui, Aix, et toutes les anciennes capitales des provinces déchues, se laissent gagner par le mauvais air de Paris.

VAUVENARGUES. Et croyez-vous que nos villages mêmes en soient indemnes ?

LE MARQUIS. C'est ce qui m'alarme le plus, que les villages aussi s'en mêlent.

VAUVENARGUES. N'est-il pas plus raisonnable de reconnaître qu'il y a un problème qui grandit, que la société est en mal de nouvelles formes ?

LE MARQUIS. Quelle rage de vouloir changer les formes ? ce sont les hommes qui importent.

Vous parlez à un homme qui croit avoir rempli son devoir en ce monde, mon fils, qui a su combattre, et vaincre, le plus menaçant et le plus répugnant des fléaux, la peste, et qui sait bien que, si chacun remplissait son rôle comme il l'a fait, au lieu de désertier, on ne serait pas si tenté de chercher au pays de nouvelles formes.

VAUVENARGUES. Dès que des hommes forment une société, il y en a parmi eux qui sanctifient la formule, et d'autres qui la rabaissent. Ce n'est pas sur tel ou tel de ses représentants qu'une société se juge.

Des esprits ouverts et hardis, qui peuvent se tromper sur bien des points, je vous le concède, mais qui ne demandent qu'à être mieux éclairés, cherchent à fonder une société où les conditions de contentement soient assez généralisées, où les institutions permettent à tous ceux qui pensent de prendre assez de part à la direction des affaires, pour qu'une stabilité plus sûre naisse de cette liberté. Où voulez-vous que ces novateurs se réunissent et s'informent, si ce n'est à Paris, où affluent les nouvelles du monde, et où les intelligences grandissent à l'échange des lumières ?

LE MARQUIS. Je ne suis pas si provincial que je ne comprenne un peu ce mouvement. Nous avons fait ensemble à Paris, il y a quelques années, un séjour qui nous a ouvert les yeux, mon fils; mais vous vous inquiétiez comme moi, à ce moment, de cette croissante sécheresse d'esprit, qui entraîne ces idéologues à des programmes de justice géométrique sans rapport avec les possibilités de l'homme, avec le bonheur de l'homme.

VAUVENARGUES. Je n'ai pas changé, mon père. Je crois de plus en plus que ces recherches d'une meilleure société seront rendues dangereuses, et, pour finir, inopérantes, à cause du peu de sympathie de ces novateurs pour la simple vie humaine. C'est pourquoi des gens comme vous, comme moi, dont l'âge est encore celui de l'action, ont un rôle à jouer dans ces essais de réforme.

LE MARQUIS. Vous savez bien que nous ne serons pas écoutés. Nous serons toujours les dupes des intrigants, des démagogues, des arrivistes, et nous y aurons perdu notre temps et nos forces, qui auraient dû servir à remplir notre vrai rôle, à notre vraie place.

Un homme comme Voltaire, dont l'intelligence est acérée, et des novateurs moins intelligents et plus brutaux, méprisent ces raisons du cœur, qui pour nous sont prépondérantes.

VAUVENARGUES. Relisez la lettre de Voltaire. J'en ai reçu assez d'autres, heureusement, pour m'imaginer celle-ci, que vous m'avez d'ailleurs résumée. Vous verrez que Voltaire est généreux, qu'il a de la sensibilité, bien plus que la saisissante vivacité de son esprit le donne à croire, et vous constaterez que nos revendications du cœur, Voltaire les écoute. Il m'invite à les exprimer à Paris, où il m'appuiera de son immense autorité; grâce à lui, et à moi, selon lui, les idéologues à tous crins finiront par comprendre que, sans le cœur, l'intelligence n'est pas toute l'intelligence.

LE MARQUIS. Ainsi, selon vous, Luc de Vauvenargues est appelé par Dieu et par Voltaire à modérer, par ses appels à la sensibilité, des révolutionnaires en veine de tout casser ?

VAUVENARGUES. J'aurais cru, il y a peu de temps encore, que c'eût été là une ambition insensée. Mais, puisque le plus grand des réformateurs trouve bon de me consulter, je crois, mon père,

qu'il serait peut-être dommage, pour nos chances d'établir une société meilleure, que je n'entre pas dans ce groupe.

LE MARQUIS. Vous me faites souvenir, mal à propos, mon fils, que nous ne sommes pas loin de Marseille, vous qui saviez si bien naguère vous garder de toute exagération ! Vous attachez trop d'importance à des paroles aimables d'un philosophe de salon.

Si vous assumiez à Paris ce rôle de défenseur du cœur humain, vous seriez tout de suite débordé, bafoué.

Votre santé n'y résisterait pas. Ce serait vous tuer que de vous laisser vous fixer à Paris.

VAUVENARGUES. Mourir pour mourir, autant que ce soit pour tâcher de faire un peu de bien.

LE MARQUIS. Vous pouvez faire du bien ici.

VAUVENARGUES. Ici, monsieur ?

Vous étonnez-vous que, privé de communication avec le reste du monde, je m'y sente étouffé ? Le bien que je pourrais encore faire demande une liberté d'esprit qui m'est refusée ici (il montre la lettre). En voici bien la preuve ! Vous ne la récusez pas ! J'ai besoin de liberté plus que de tout ! Ah ! est-ce de liberté ?

LE MARQUIS. Vous n'êtes plus maître de vous, monsieur. Vous vous êtes exalté. Allez prendre l'air dans la campagne; vous n'êtes pas en état de rentrer, sans risquer de commettre un impair, dans le cercle de la maison et de nos invités.

VAUVENARGUES. Oui, les perspectives qui s'ouvrent devant moi m'exaltent comme lorsque j'avais quinze ans...

LE MARQUIS. Comme lorsque vous aviez quinze ans...

VAUVENARGUES. Et que le rêve de jouer un grand rôle, comme les héros de Plutarque, me faisait parcourir cette terrasse à fougueuses enjambées. Aujourd'hui j'ai besoin d'un plus vaste horizon.

Veillez m'excuser auprès de ma mère et de tous, mon père. Je pars pour la journée. J'irai, le plus haut possible, demander conseil à la montagne.

ACTE III

Scène I - Julie, le chevalier.

JULIE. Apparemment monsieur de Vauvenargues nous a oubliés, chevalier. Il s'est fait excuser par son père, et il a disparu dans la montagne, sans que nous ayons pu reparler de notre complot en votre faveur.

LE CHEVALIER. Cela m'étonne de sa part.

JULIE. Cela ne m'étonne pas moins. Mais non, pas tellement...

LE CHEVALIER. Il nous expliquera plus tard ses raisons. On finit toujours par se rendre compte que l'on a eu tort de ne pas lui faire confiance.

JULIE. Son père nous a donné à entendre qu'il a reçu de monsieur de Voltaire une lettre dont les éloges lui ont monté à la tête, et qu'il s'exalte à la perspective de jouer un rôle politique (lui, un rôle politique !). Il croit pouvoir influencer dans un sens d'humanité nos réformateurs fébriles, nos théoriciens à la hache.

Cela lui ressemble assez.

LE CHEVALIER. Il est bien vrai qu'il sait se faire écouter.

JULIE. Je n'en doute pas.

Mais que devenons-nous dans cette flambée d'ambition ?

LE CHEVALIER. Ou de dévouement.

Sans doute a-t-il déjà plaidé pour moi auprès de mon frère. Je ne puis croire qu'il m'ait abandonné.

En tout cas, vous êtes là, mademoiselle, et, si vous le voulez, je ne vois pas comment mon frère pourrait ne pas se laisser persuader par vous.

JULIE. Me croyez-vous tant de pouvoir ?

LE CHEVALIER. Vous êtes la reine d'Aix-en-Provence. Combien de fois ai-je entendu de mes camarades souhaiter pouvoir vous être présentés, sans oser espérer une si rare faveur. Et voilà que cette faveur m'échoit quand je n'y pensais plus.

On dit que les pierreries, les cristaux, les lustres étincellent mieux quand vous entrez dans un bal. Mais le soleil et la rosée ne vous entourent pas avec moins de bonheur. Et je crois même que le cadre de ces beaux arbres, et que ces échappées sur le ciel, vous conviennent mieux.

JULIE. Votre jeunesse vous fait voir le monde en beau, chevalier.

LE CHEVALIER. Pas le monde entier, mais ce qui du monde a la chance de vous approcher.

JULIE. Comment se fait-il, chevalier, que je ne vous connaisse guère ? Je ne sais pourquoi, votre mère ne parlait jamais à la mienne que de votre frère aîné. On ne voyait que lui.

LE CHEVALIER. La raison n'est pas bien difficile à deviner...

Vous représentez, dans tous les sens du terme, un beau parti, et ceci, dans une famille, ne peut concerner que les aînés.

JULIE. Et tout à l'heure, quand vous me disiez de si gentilles choses, c'est un beau parti qu'elles s'adressaient ?

LE CHEVALIER. Oh ! non mademoiselle, puisque j'aime ailleurs.

JULIE. Comment ! vous aimez ailleurs ?

LE CHEVALIER. Monsieur de Vauvenargues ne vous l'avait pas dit ?

JULIE. Non. Sans doute se croyait-il tenu au secret ; et nous ne manquions pas d'autres sujets de conversation...

LE CHEVALIER. C'est même sur ce point que la dissension a éclaté entre mon frère et moi. Ma famille ne veut pas que j'épouse celle que j'aime.

JULIE. Toujours épouser !

LE CHEVALIER. Pourquoi ne pas se marier, quand on aime vraiment ?

JULIE. Vous êtes vraiment sûr d'aimer ?

LE CHEVALIER. Je n'en doute nullement.

JULIE. Les Mirabeau ne doutent pas souvent.

LE CHEVALIER. J'ai la prétention d'être ce que je suis plutôt d'être un Mirabeau d'entre les Mirabeau.

JULIE. Voyez-moi cette colère ! Mais hélas, c'est une colère Mirabeau. Vous n'échappez pas à l'espèce.

LE CHEVALIER. Je croyais que nos familles étaient amies. Vous nous traitez étrangement.

JULIE. Et voilà l'esprit du clan qui se réveille, et mon petit cheval de bataille (décidément toujours du cheval) qui tire des étincelles du pavé.

LE CHEVALIER. Très bien, si vous ne voulez pas m'aider...

JULIE. Qui vous dit cela ?

LE CHEVALIER. La manière dont vous parlez des miens...

JULIE. Je veux vous aider. C'est sans danger puisque vous aimez ailleurs. Mais, voyons, pensez-vous que votre belle aurait aimé entendre dire ce que vous me disiez, tout à l'heure, des lustres et des arbres.

LE CHEVALIER. Oh ! Mais je disais cela sans y penser.

JULIE. Voilà probablement un des plus jolis compliments que l'on m'aura faits.

LE CHEVALIER. Je ne croyais pas vous faire de compliments.

JULIE. Nous voilà réconciliés ?

LE CHEVALIER. Et comment ! Quand pensez-vous revoir mon frère, pour l'amener à de meilleurs sentiments ?

Scène II - Les mêmes, Mirabeau.

MIRABEAU. A de meilleurs sentiments ! vous en avez de bonnes.

Je vous cherchais, mademoiselle, pour vous demander ce que vous pensiez de la disparition de Vauvenargues, qui m'inquiète un peu.

Alors, garnement, Mirabeau en dissidence, on vient me narguer jusqu'ici ?

LE CHEVALIER. Vous ne m'avez pas interdit, que je sache, de venir voir, en ce château, monsieur de Vauvenargues, à qui vous aviez délégué jadis votre rôle de frère aîné envers moi, et qui s'en est autrement bien acquitté que vous !

MIRABEAU. Ingrat, je ne t'ai pas servi de père ?

LE CHEVALIER. Oui, pour le fouet.

JULIE. Je croyais que vous veniez pour vous réconcilier.

LE CHEVALIER. Assurément, mais...

JULIE. Je me demande si, pour arriver à ce résultat, il ne vaudrait pas mieux que vous retourniez au village, chevalier, et me laissiez agir à votre place ?

LE CHEVALIER. Ne croyez pas que je veuille me dérober.

MIRABEAU. Voyez le drôle qui veut continuer à faire sa cour à mademoiselle.

LE CHEVALIER. Vous croyez que tout le monde est comme vous, qui ne songez qu'à faire la cour à toutes.

MIRABEAU. Mais non, seulement aux plus belles.

LE CHEVALIER. Alors, ce n'est que pour vous, les plus belles ?

JULIE. Cela dépend si elles veulent.

LE CHEVALIER. Il croit qu'elles veulent toujours. Mais j'en ai une à moi maintenant.

JULIE. Pour l'amour d'elle, allez-vous-en, chevalier.

LE CHEVALIER. Qu'il fasse ce qu'il voudra, il ne me la prendra pas, celle-là ! Je ne me la laisserai pas prendre !

JULIE. Pour Dieu, chevalier, ne le mettez pas au défi, vous ne savez pas ce que vous faites. Partez, c'est moi qui vous le demande.

LE CHEVALIER. Pour vous obéir, et vous manifester ma reconnaissance, mademoiselle.

Scène III - Julie, Mirabeau.

JULIE. Je suis outrée, monsieur, de la façon dont vous vous êtes imposé ! Et vous écoutiez ? Ne puis-je avoir de conversation avec qui bon me semble ?

MIRABEAU. Non, pas quand il vous prend fantaisie de dresser contre moi l'un des miens.

JULIE. Ah ! c'est moi qui ai dressé le chevalier contre vous ?
C'est à cause de moi qu'il ne peut plus mettre les pieds chez vous ?

MIRABEAU. Que vous êtes belle quand vous êtes en colère !

JULIE. Il faut de meilleures raisons pour me mettre en colère !

MIRABEAU. J'aime les gens en colère. Il y a là un élément qui me convient. Je sais bien, d'ailleurs, que, d'une façon ou de l'autre, j'en viendrai à bout.

JULIE. Vous êtes maître chez vous, du moins vous croyez l'être, mais je ne suis, Dieu merci, pas une Mirabeau.

MIRABEAU. Plût à Dieu que vous fussiez une Mirabeau !

JULIE. Parmi d'autres bonnes raisons de ne point partager ce surprenant souhait, j'aurais celle de ne pas vouloir périr sous la cravache, que vous maniez si bien.

MIRABEAU. Ce serait pour moi un plaisir qui ne serait pas à dédaigner, mais j'ai d'autres moyens d'apprivoiser les belles.

JULIE. Décidément vous ne désignez jamais les objets de vos « passions » que par un terme collectif de dompteur impersonnel.

MIRABEAU. Il faut bien un collectif pour désigner un tel nombre d'élues.

JULIE. Vous voulez dire de victimes.

MIRABEAU. Victimes ? peut-être, quand je les ai quittées.

JULIE. Et c'est en leur tenant un tel langage que vous les attirez au piège ? Cela m'étonnerait. Ou ai-je le privilège de ne pas valoir que l'on m'aborde selon la normale tactique de chasse ?

MIRABEAU. Oh ! Je pourrais vous dire que vous êtes la plus délicieuse jeune fille de Provence, et que votre esprit relève l'éclat de vos yeux et que, si c'est une joie de vivre dans votre entourage, et de recevoir de temps en temps de vos sourires, ou de vos éclats de colère, ce serait une joie infiniment plus grande d'être celui qui tendrait et détendrait le ressort de votre éblouissante vitalité...

JULIE. Vous pourriez en dire autant à n'importe quelle jeune Provençale; quelques-unes vous croiraient; c'est agréable à s'entendre dire...

MIRABEAU. Mais, dans votre cas, ce serait vrai.

JULIE. Pourquoi donc ne me le dites-vous pas ?

MIRABEAU. De crainte de me prendre à ce jeu — et que vous ne vous y preniez.

JULIE. Pour moi, il n'y a pas de danger, avec le rêve que j'ai au cœur.

MIRABEAU. Enfin vous l'avouez ! Voilà un quart d'heure que je m'escrime à vous le faire dire.

JULIE. Ah ! Vous aussi, en somme, vous étiez loyal ?

MIRABEAU. Avec les hommes, je le suis souvent. Envers Vauvenargues toujours. Mais pourquoi parlez-vous de rêve ? Quel réel obstacle y aurait-il à ce que votre père accorde votre main à Vauvenargues ? Vous ne comptez pas Saint-Vincens pour un obstacle ?

JULIE. Voilà bien des questions, monsieur ? Qui vous fait espérer que je vous réponde ? Je n'ai pas grande confiance en vous, et vous n'avez pas grande confiance en moi. Cependant...

MIRABEAU. Cependant Vauvenargues nous lie. Son amitié est le meilleur de moi...

JULIE. Et son amour est le meilleur de moi, je m'empresse de le dire avant que vous le disiez. Autrement dit, le reste, en vous et en moi, ne vaut peut-être pas grand-chose...

MIRABEAU. Bah ! Ce n'est que le reste...

JULIE. Eh ! bien, voyez-vous, Saint-Vincens, lui, me fait confiance, et j'ai confiance en lui.

MIRABEAU. Oui, il est de tout repos.

JULIE. Et c'est beaucoup qu'il ait l'amitié de Vauvenargues.

MIRABEAU. Il lui rend service, quoi !

JULIE. Seriez-vous jaloux ? Je croyais que l'amitié ne connaissait pas cet ombrage ?

MIRABEAU. Quand le cœur est en cause, il faut bien qu'il prenne ombrage... C'est parce que Saint-Vincens compte peu pour le vôtre, que vous le considérez comme un havre tranquille.

Soyez sincère, si vous hésitez à vous consacrer à Vauvenargues, c'est pour une raison qui le touche, lui, ou qui tient à vous, et à personne d'autre.

JULIE. Vous êtes trop perspicace pour que je ne vous dise pas le fond de ma pensée, quelque usage que vous en fassiez. Et ce serait probablement, puisque c'est vous, un douteux usage.

MIRABEAU. Il s'agit de Vauvenargues, mademoiselle.

JULIE. C'est parce qu'il s'agit de lui qu'il faut bien être sincère. J'ai, pour que ce rêve reste un rêve, une bonne raison, qui concerne Vauvenargues. Il est dangereusement fragile; la flamme, en lui, a brisé la lampe et il faut lui laisser consacrer à son œuvre, dont le monde aura besoin, (vous même me l'avez fait comprendre), les années qui viennent et qui seront trop vraisemblablement ses dernières années. Le bonheur de s'accomplir dans son œuvre sera plus grand, pour lui, que celui d'un amour venu trop tard, et qui brûlerait plus rapidement sa vie...

J'ai aussi une mauvaise raison. C'est toujours, en lui, l'âme que je vois; et je ne suis pas sûre, même en l'aimant de toute mon âme, d'être indifférente au regard d'un beau passant... Oh ! je sais que je ne répondrais pas à ce regard, mais Vauvenargues est trop clairvoyant, et trop prompt à souffrir, pour ne pas s'apercevoir de la tentation que j'aurais écartée pour lui, et il en mourrait, et, cette fois, ce serait moi qui aurais hâté sa mort. C'est mon cauchemar.

MIRABEAU. Votre sincérité mérite que je lui réponde par ce que j'ai de plus rare à donner : du silence.

Il ne doit pas être facile de concilier un esprit supérieur et une féminité étincelante.

Comment dominer ce rejaillissant éclat et les flammes qu'il provoque ?

JULIE. La vie n'est pas simple; et moi non plus.

Aussi nous sommes-nous refusé, lui autant que moi, à envisager l'avenir, l'avenir pour moi si confus, pour lui si précaire...

MIRABEAU. A moins que l'amour ne lui rende la vie et le pouvoir de créer davantage ?

Scène IV - Les mêmes, Arlaten.

ARLATEN. Mademoiselle, monsieur... puis-je vous demander...

N'auriez-vous pas de nouvelles de monsieur de Vauvenargues et du chevalier ?

JULIE. Et du chevalier ?

ARLATEN. Oui, le chevalier, inquiet des suites que pourrait entraîner, pour notre monsieur, une course dans la montagne, est allé l'y rejoindre. Il connaît son chemin préféré. Je voulais y aller. Le chevalier a voulu que ce soit lui; et il a eu tort, car une dame est venue au village pour le voir. Et elle fait une de ces vies parce qu'il n'est pas là ! On a dit à cette dame qu'il est venu ici pour voir mademoiselle, et c'est tout juste si on n'entend pas d'ici les cris que ce renseignement lui a fait pousser.

Mais si, je crois qu'on les entend. Non, c'est le paon de ma voisine. C'est à s'y méprendre. On croirait que c'est elle.

MIRABEAU. Cette confusion vous vient peut-être de ce que cette personne a un peu un air de paon.

ARLATEN. Peuh ! Ce serait plutôt l'air du geai paré des plumes du paon.

JULIE. Le pauvre chevalier ! Paon ou geai, la voix de son choix ne doit pas être des plus agréables.

MIRABEAU. Cette personne est peut-être dans la difficulté, qu'elle se montre si inquiète ?

Comme je suis le frère du chevalier, il est de mon devoir d'offrir mes services à une dame qui lui demande secours.

JULIE. Pour Dieu, monsieur, n'intervenez pas dans cette affaire ! Ce serait affreux de vous venger du chevalier en jetant le trouble dans ses amours.

MIRABEAU. Voici l'occasion de le sauver.

JULIE. Vous avez d'étonnantes façons de sauver les gens. Quand le diable se fait ermite...

MIRABEAU. Il ne s'agit plus de Vauvenargues.

JULIE. Qu'allez-vous faire ? Offrir de l'argent à cette malheureuse pour qu'elle quitte le chevalier ?

MIRABEAU. De l'argent ? Le chevalier lui a déjà fait don, par devant notaire, de la belle petite maison que nous lui avons donnée pour ses amusements.

Qu'est-ce que ça ne me coûterait pas, de renchérir ?

JULIE. Monsieur, songez que c'est votre frère, vous risquez de lui causer un mal trop cruel...

MIRABEAU. Vous pourriez bien penser un peu aussi à cette malheureuse qu'il a séduite ? elle doit avoir grand besoin d'être consolée; si j'en crois le nombre des ennuis qui lui sont échus, le chevalier est, à peu près, son dixième séducteur. Vous pensez si cette dame est une victime. C'est trop de malchance, à la fin ! Il est temps qu'au lieu de tous ces forcenés, un homme désintéressé s'occupe d'elle.

JULIE. Vous me faites frémir.

MIRABEAU. Veuillez me conduire chez vous, Arlaten.

ARLATEN. Ce n'est pas la peine, monsieur, je vais vous montrer d'un peu plus loin ma maison, que l'on voit très bien de là.

Vous la trouverez facilement. Pour moi, j'ai encore affaire dans ce coin-ci.

Scène V - Julie, puis Saint-Vincens.

JULIE. Que sortira-t-il de tout ceci ? Et Vauvenargues ne revient pas. Heureusement que le chevalier est allé à sa recherche.

Oh ! mon ami, si vous étiez là, comme j'aimerais m'asseoir ici près de vous (elle s'assied).

Peut-être que vous me prendriez la main. J'ai été folle de la retirer parce que la vôtre brûlait. Maintenant, c'est moi qui voudrais

prendre votre main entre les miennes, et y appuyer la fraîcheur de ma joue (elle fait la mimique de ce qu'elle dit).

SAINT-VINCENS. Je vous cherchais, mademoiselle, et je suis heureux, très heureux de vous retrouver. J'aimerais, dans mon constant désir de partager avec vous ce que j'éprouve, vous faire part d'heureuses pensées, mais c'est d'un souci qu'en ce moment je dois vous faire part.

JULIE. Déjà, monsieur ?

SAINT-VINCENS. Vous éprouvez, certainement, une partie de ces inquiétudes, mademoiselle; autant nous communiquer nos vues.

Tout d'abord, l'absence prolongée de Vauvenargues me tourmente. Croyez-vous que la raison qu'en a donnée son père suffise à l'expliquer ?

JULIE. Je le croyais.

SAINT-VINCENS. Je me demande s'il n'y a pas une autre raison.

JULIE. Et laquelle donc ?

SAINT-VINCENS. Je crains que d'être exclu de tous ces concilia-bules chez son père ne l'ait froissé. Vous servez de secrétaire à votre père, vous savez pourquoi nous avons été convoqués ici ? Sans doute le père de Vauvenargues a-t-il convié à dessein deux amis de son fils à prendre part à ce conseil, où ils défendent ses intérêts; mais sommes-nous en mesure de les défendre aussi bien qu'il le faut ?

Le silence nous a été imposé sur ces tractations.

Ne serait-il pas temps d'exiger du père qu'il avertisse le fils ?

De quelque façon que l'on tourne ces dispositions, elles ne sont pas à son avantage.

Vous avez eu l'occasion de voir Vauvenargues, ne vous a-t-il pas fait part d'inquiétude à cet égard ?

JULIE. Non, il ne semble pas s'en préoccuper. A vrai dire, c'est moi, (et vous ne vous en étonnerez pas, connaissant mes goûts) qui lui ai posé toutes sortes de questions sur le pays, sur le nom de la montagne de Sainte-Victoire que vous m'expliqueriez mieux que

lui, m'a-t-il dit, et sur la coutume des gens de la région qui viennent guetter, de cette colline de Vauvenargues, le lever du jour le plus long de l'année...

SAINT-VINCENS. Que dites-vous ? Mais c'est du plus grand intérêt, ce que vous m'apprenez là !

JULIE. Vous ne connaissiez pas cette coutume ?

SAINT-VINCENS. Vous me l'apprenez, et je suis ravi de vous devoir cette indication, qui corrobore des observations que j'avais faites sur l'orientation de toute une série de ces tas de pierres que l'on nomme ici clapas ou clapiers. Clapiers ! Mais voilà qui est extraordinaire ! Vous savez que le nom de famille de nos hôtes, avant que le titre de marquis de Vauvenargues eût été donné au père de notre ami, à la suite de son dévouement lors de la peste de 1720, est précisément Clapiers ! Ainsi le nom de cette famille est lié à des pierriers disposés comme des signaux, orientés vers le lever du jour le plus long de l'année ! Il ne m'étonnerait pas que cette famille fût bien ancienne, et n'eût hérité de dons très antiques. Le génie de Vauvenargues, si haut et si tranquille parmi les injustices du sort, ce génie lié au plus profond de la nature, lui vient peut-être de quelque prophète ancestral, de quelque druide de ces montagnes, dont il serait bien digne d'être l'héritier !

Qu'en pensez-vous ?

JULIE. Je pense qu'il en serait digne, en effet. Mais cette conversation nous a fait dériver d'une sorte d'héritage à une autre. Nous ne devrions pas, pour autant, perdre de vue les intérêts de notre ami, que mon père n'a pas cru devoir beaucoup m'expliquer.

SAINT-VINCENS. Combien je vous sais gré d'y prendre de l'intérêt ! Le marquis, voyant que Vauvenargues semble décidé à ne pas se marier, et à se consacrer à une vie d'étude, veut transmettre à Nicolas, son cadet, les avantages, ou la plupart des avantages qu'il avait constitués pour Antoine, le puîné, qui a été tué dans la guerre de Corse. En ne transmettant rien, ou presque rien, à Vauvenargues de la part d'Antoine, il le désavantage, sans mauvais gré sans doute, et pour permettre à Nicolas de se marier et de continuer les traditions de la famille, ce que je comprends, mais ne trouvez-vous

pas que Vauvenargues devrait être consulté sur un point qui le touche si directement ? Nous savons bien qu'il réagira sans égoïsme ni mesquinerie.

JULIE. Je suis tout à fait de votre avis, monsieur. Il faut déterminer le marquis à consulter l'aîné de ses fils avant de le désavantager en faveur du cadet.

En avez-vous parlé à mon père ?

SAINT-VINCENS. Je voulais vous consulter en premier lieu.

JULIE. Vous m'en voyez très touchée, monsieur.

SAINT-VINCENS. Allons trouver votre père, voulez-vous ? Autant nous occuper de cette affaire que de nous morfondre à attendre Vauvenargues. De nous employer pour lui, le temps nous paraîtra moins long.

Scène VI - Arlaten, Maïsse.

(pendant que Julie et Saint-Vincens sortent d'un côté, Arlaten, puis Maïsse rentrent, par un autre).

ARLATEN. Non, ce n'était pas monsieur de Vauvenargues. Il faut encore attendre, — attendre... Voyons où nous en sommes, monsieur de Mirabeau est écarté pour quelque temps...

(Arlaten fait signe à Maïsse de le suivre).

Le chevalier n'est pas sans m'inquiéter, lui aussi.

Il est moins amoureux qu'il le croit du geai aux plumes de paon. C'est un peu par opposition à son frère qu'il prend cette liaison au sérieux.

Il ne va pas tarder d'ailleurs, c'est probable, à en être frustré, ou libéré. Et alors où ce poulain fou ira-t-il brouter ?

MAISSE. Si tu fais allusion de cette manière à mon prénom, Arlaten, je croirai que ton langage commence à se ressentir de celui de monsieur de Mirabeau, et cela ne me fera pas plaisir.

ARLATEN. Que cela ne te fasse pas plaisir me fait le plus grand plaisir. Et pourtant je ne songe qu'à te faire plaisir. Comment arranger tout cela ?

MAISSE. Tu n'as pas besoin de l'arranger pour que je comprenne. Mais ne te tracasse donc pas. Tous ces Mirabeau-là ne me feront pas Mirabelle. Ils ne me croqueront pas.

ARLATEN. Que je t'aime, ma belle Maïsse !

MAISSE. Que je t'aime, mon bon Arlaten ! tu es plus avisé et plus fin que tous les nobles du pays, sauf monsieur de Vauvenargues. Et de celui-là tu ne seras pas jaloux n'est-ce pas ?

ARLATEN. Non, Maïsse, cet homme débile, et déjà sur le chemin du château d'ombre, étend autour de lui une protection. Il ne peut rien arriver de mal à ceux qui marchent auprès de lui, tout en moins en esprit. Pour ce qui est du réel, il a besoin, à son tour, d'être aidé. Ce n'est que parce que je voulais te parler qu'au lieu de le chercher moi-même, j'ai laissé le chevalier le rejoindre dans la montagne.

Je voulais te demander...

MAISSE. Tout ce que tu voudras.

ARLATEN. Même de m'attendre, si je devais m'en aller ?

MAISSE. J'espérais une autre demande.

ARLATEN. Elle viendra, va, je n'aurai jamais d'autre idée.

MAISSE. Je t'attendrai.

Mais pourquoi devrions-nous attendre ? Pourquoi devrais-tu t'en aller ? J'espère que tu n'as pas d'ennuis avec la justice ? Si tu devais prendre le large, je te suivrais, plutôt que d'attendre.

ARLATEN. Non, ce n'est pas cela.

MAISSE. Je pensais bien.

Explique-toi.

ARLATEN. Je crains bien que du mauvais ne se prépare au château pour monsieur de Vauvenargues, le nôtre. Je ne sais trop ce que c'est, mais tous ces conciliabules ne me disent rien qui vaille. Et je sais qu'il croit nécessaire d'aller vivre à Paris. Ce n'est pas pour s'amuser, tu le sais bien, et il y mourra plus tôt qu'ici. Mais c'est pour préparer ces progrès auxquels nous aspirons, et qui se réaliseront, si on l'écoute, plus humainement et durablement. Tu sais que Voltaire est son ami ? C'est aujourd'hui la meilleure garantie pour exercer de l'influence. Mon plus sûr contentement, en attendant le plus grand de tous, que tu peux seule me donner, serait d'aller servir à Paris monsieur de Vauvenargues. Il a besoin qu'on le soigne amicalement. Je ne sais trop qui le ferait, si ce n'était moi. Alors, puisque tu le veux bien, je le ferai.

MAISSE. Je crois aussi qu'il n'y a que toi qui le ferais.

ARLATEN. Mais nous devons prononcer un vœu, Maisse, dans le plus profond de notre cœur, c'est de ne pas souhaiter sa mort pour être plus vite libérés.

MAISSE. Rien ne pourrait se réaliser, si nous ne prononcions pas ce vœu. Je l'ai prononcé.

ARLATEN. Je l'ai prononcé.

MAISSE. Est-ce que Mademoiselle de Vence n'épousera pas monsieur de Vauvenargues ? Alors, elle le suivrait, et je la suivrais, et nous serions réunis.

ARLATEN. Mademoiselle de Vence le voudrait bien, j'en suis sûr...

MAISSE. Je mettais mon espérance en eux. Je rapportais toujours à l'un le bien qu'en disait l'autre. Je n'inventais rien. Je ne voulais rien forcer. Ils en disaient bien assez.

ARLATEN. J'espérais aussi, pour eux et pour nous...

Ils ne sont pas d'une condition où l'on fait ce qu'on veut. Qui, en somme, fait ce qu'il veut ?

MAISSE. Mon Dieu, monsieur !

Scène VII - Les mêmes,

Vauvenargues, appuyé sur l'épaule du chevalier.

VAUVENARGUES. Ne vous inquiétez pas, mes amis, ce ne sera pas bien grave. Ma blessure à la cheville s'est rouverte.

La joie de marcher au grand air, et de parcourir la montagne, m'a fait perdre la tête. Je croyais mes forces revenues, et elles ne l'étaient pas. Peut-être que, sans m'en rendre compte, j'avais voulu les mesurer... Heureusement que le chevalier est venu à ma recherche. Grâce à lui je n'ai pas trop languì, pas trop perdu.

LE CHEVALIER. Si je n'étais venu à votre recherche, monsieur, Arlaten y serait allé. Il allait partir.

VAUVENARGUES. Je sais qu'on peut compter sur lui.

ARLATEN. « On » je ne sais pas, mais vous certainement — à partir d'aujourd'hui.

ACTE IV

Scène I - Vauvenargues, le chevalier.

(Vauvenargues est assis, le chevalier s'agite).

VAUVENARGUES. Le plaisir que j'aurais à me retrouver en cet endroit de prédilection, après ces mauvais moments, est un peu gâté par votre réserve, mon cher chevalier. Il me semble qu'il ne doit pas y avoir d'ombre entre nous. Vous m'avez aidé comme un frère.

LE CHEVALIER. Ah ! non, pas comme un frère ! ne me faites pas cette injure. J'ai failli tuer mon frère. Je ne sais ce qui m'a retenu, c'est surtout le fait d'être chez vous...

VAUVENARGUES. Que s'est-il donc passé, vous m'inquiétez ?

LE CHEVALIER. Il m'a pris celle que j'aimais. Il a su qu'elle m'avait rejoint chez Arlaten. Il y est allé. Il ne l'a pas forcée, non, non, hélas non. Il a déployé ses ruses d'enfer, et il l'a prise. Et quand j'ai crié que j'allais m'enfermer à la campagne pour y ensevelir mon chagrin, elle m'a rappelé que la maison lui appartenait et que je n'avais plus à y mettre les pieds. Alors je suis revenu ici.

VAUVENARGUES. C'est ce que vous auriez dû faire tout de suite, au lieu de vouloir vous précipiter dans une solitude sans issue.

LE CHEVALIER. C'est de toute manière ce que j'aurais fait, la première colère passée.

Mais comprenez-vous cette femme ? Franchement, je suis mieux que mon frère, non ?

VAUVENARGUES. Il a toujours eu beaucoup de succès.

LE CHEVALIER. Il s'en est toujours beaucoup vanté. Dire que je l'en admirais ! Je me vengerai.

VAUVENARGUES. Comment donc ?

LE CHEVALIER. Je devine que mon frère a un faible pour mademoiselle de Vence, et qu'elle ne me voit pas d'un œil défavorable.

VAUVENARGUES. Qu'est-ce qui a pu vous mettre cela en tête ?

LE CHEVALIER. Mademoiselle de Vence et mon frère saisissent toute occasion pour escarmoucher. Ils disputent de tout.

VAUVENARGUES. Cela ne me paraît pas être le signe d'un penchant bien net.

LE CHEVALIER. Je connais mon frère plus que vous le croyez.

D'autre part, mademoiselle de Vence est gentille avec moi.

Avant de savoir que j'aimais ailleurs (ou croyais aimer) elle accueillait sans froideur mes compliments.

VAUVENARGUES. Vous lui faisiez des compliments ?

LE CHEVALIER. Je ne m'apercevais pas que ce que je lui disais prenait ce tour-là, jusqu'au moment où elle me l'a fait remarquer. Il est si naturel de lui dire qu'elle est jolie. Elle l'est à tout moment, et, à tout moment, elle aime qu'on lui dise. Je crois que je n'aurais pas grand effort à faire pour la souffler à mon frère. Si je pouvais épouser mademoiselle de Vence, quel triomphe ! La plus belle fille de Provence, et riche avec ça. C'en serait fini des humiliations, de la pauvreté, de la sujétion du cadet. C'en serait fini des perspectives maltaises.

VAUVENARGUES. Vous divaguez, chevalier. Ne savez-vous pas que mademoiselle de Vence est promise à Monsieur de Saint-Vincens, et que rien ne convient mieux à l'un et à l'autre ?

LE CHEVALIER. Que me dites-vous !

Mais cet obstacle est-il insurmontable ? Un Mirabeau, même un cadet, me semble d'une autre trempe qu'un Saint-Vincens.

VAUVENARGUES. D'une autre trempe, certainement, mais laquelle est la meilleure ? Vous ne connaissez pas Saint-Vincens. Vous aussi, vous le jugez au préjugé.

LE CHEVALIER. Il suffit que cela vous déplaie, monsieur.

Je n'y penserai plus.

Mais je retombe de haut. Bah ! ce n'était qu'une chimère ! Après tout, pourquoi cela aurait-il mieux tourné que l'autre aventure ? Autant valent les perspectives maltaises et les aventures d'un instant !

VAUVENARGUES. Voilà que vous parlez comme votre frère.

LE CHEVALIER. J'enrage trop. J'ai besoin de faire du mal.

VAUVENARGUES. Ce serait m'en faire beaucoup.

LE CHEVALIER. Moi qui donnerais ma vie pour prolonger la vôtre, qui aurait été tellement plus utile !... qui sera, qui sera plus utile.

Oh ! Pardonnez-moi, je ne voulais pas dire...

VAUVENARGUES. Ne vous tourmentez pas de cet impair ; ce n'en est pas un vis-à-vis de moi, qui me sais condamné, et qui ne retiens de tout ceci que votre amitié à mon égard.

LE CHEVALIER. Je vois venir mon frère ! Il ose venir me relancer !

Je le tue ? ou je pars ?

VAUVENARGUES. Ecoutez-le (Vauvenargues le retient par le bras).

Scène II - Les mêmes, Mirabeau.

MIRABEAU. Quelle joie de vous voir sorti de la chambre, mon cher Vauvenargues !

Tenez, chevalier, voici le titre de propriété de votre pavillon. Je

l'ai échangé contre quelques diamants, qui, manquant un peu de pureté, convenaient à cet usage.

LE CHEVALIER. Et vous avez confisqué ma maîtresse ?

MIRABEAU. Voyez jusqu'où va le dévouement fraternel.

LE CHEVALIER. Je devrais peut-être vous remercier ?

MIRABEAU. Sans aucun doute. Je vous délivre d'une coquine, je vous rends une maison qu'elle vous avait extorqué...

LE CHEVALIER. Je la lui avais donnée de si bon cœur ! Je n'avais à donner que cela.

MIRABEAU. Mais vous vouliez la reprendre, cette maison, puisque vous vous disposiez à y retourner sans elle.

LE CHEVALIER. J'avais perdu la tête.

MIRABEAU. Vous ne l'aviez pas perdue quand vous êtes allé chercher monsieur de Vauvenargues dans la montagne.

Et cela, c'est plus important que tout le reste...

Ne le trouvez-vous pas ?

LE CHEVALIER. Si !

MIRABEAU. Voilà donc un point sur lequel nous sommes d'accord.

LE CHEVALIER. C'est bien le seul.

VAUVENARGUES. Ce n'est pas le point qui importe, c'est l'accord.

Et comme, après tout, je suis ce point, je ne trouve pas que ce soit si peu de chose.

Je vous reverrai tout à l'heure, mes amis.

Voulez-vous m'aider à me lever ? voici mon père.

Scène III - Vauvenargues, le marquis.

LE MARQUIS. Ne vous levez pas, mon fils, vous risqueriez de compromettre l'amélioration, que je voudrais plus rapide, de votre santé.

Le moment est venu de vous mettre au courant des projets pour lesquels j'ai demandé conseil à nos amis, et qui consistent à retrancher un peu de vos droits de fils aîné. L'orientation de toute votre activité vers l'étude, les soins que, de plus en plus, exige votre état, m'ont amené à réserver à votre frère cadet beaucoup des avantages que j'avais constitués pour le frère que vous avez eu le malheur de perdre. Ces dispositions permettront au plus jeune de mes fils de se préparer à reprendre un jour le rôle familial qui est le mien, et que les étrangetés du sort semblent lui réserver.

VAUVENARGUES. Je suis tout à fait d'accord avec vous, mon père. A votre place j'aurais agi comme vous. Mais que mon frère, en rentrant de voyage, n'apprenne rien de tout ceci !

LE MARQUIS. Il va de soi que vous serez après moi le chef de famille et que le biens-fonds restera entre vos mains.

VAUVENARGUES. Après vous, mon père ? Cela ne se peut ! La nature agira si tôt dans le sens de vos sages arrangements, et bien au-delà, que vous aurez pris, pour les établir, une peine à peu près inutile. Mes jours, vous devez vous en être aperçu, sont désormais comptés.

LE MARQUIS. Disons vos années. Il ne serait pas digne de nous de nous leurrer; je crois aussi que votre vie ne sera plus très longue. Mais enfin, mon fils, ce compte nous échappe. Et un mode de vie tempéré, entre les vôtres, dans notre climat provençal, peut prolonger doucement vos jours.

VAUVENARGUES. C'est une grande tentation que vous m'offrez là, mon père. Mais ce serait trop payer cette douceur que de me résigner à une vie inutile.

LE MARQUIS. Quoi, encore de l'ambition ? Je pensais que ce que vous veniez de me dire en indiquait le terme.

VAUVENARGUES. Si j'ai peu servi par mon action, mes écrits pourront agir pour moi, à condition qu'ils soient publiés, et pour cela je dois être à Paris. L'amitié de Voltaire abrégera les difficultés de l'entreprise. Encore faudra-t-il que j'aie de quoi subsister ce temps-là.

Mon état ne demande que le calme. Je n'aurai plus de tentation de dépense. Mais il me faut attendre de vous, qui avez la disposition de nos biens patrimoniaux, l'aide qui m'est indispensable pour rendre utiles mes derniers jours.

LE MARQUIS. Il serait criminel d'accéder à votre désir ! Vous envoyer ratiociner dans la fièvre d'une chambre obscure, ce serait trop fort, alors que ces beaux arbres, qui ont enchanté votre jeunesse, vous porteraient tout naturellement aux méditations qui conviennent à nos soirs ! Il est grand temps de vaincre cet orgueil qui vous détourne des réflexions nécessaires.

VAUVENARGUES. Mes œuvres ne détournent pas de l'élévation.

LE MARQUIS. Préparer des publications vous rattache encore au monde. C'est vers un règne intérieur que le temps qui passe vous appelle à vous tourner.

VAUVENARGUES. Quand on écrit, mon père, c'est sans doute pour communiquer avec les hommes, mais aussi, et peut-être surtout, pour arriver à une intensité d'esprit, qu'une méditation sans objet permet rarement d'atteindre. On dépasse alors l'agrément que peut donner un endroit comme celui-ci, qui m'est en effet très cher. Il n'est pas impossible que la médiocrité du logement que je pourrai occuper à Paris ne me soit, après tout, plus favorable à l'esprit que le charme de nos paysages, où il fait si bon rêver.

LE MARQUIS. J'aimerais vous croire, mais l'approbation de Voltaire ne me recommande pas vos ouvrages.

VAUVENARGUES. Sa compréhension à mon égard, ses prévenances, son amitié, m'ont donné des consolations dont ceux qui tiennent à moi pourraient lui savoir gré.

LE MARQUIS. Vos parents ne lui sauront jamais gré de vouloir leur prendre les derniers temps de leur fils.

VAUVENARGUES. Je dois ajouter que je ne suis pas toujours de l'avis de Voltaire; lui-même l'admet et m'y invite...

LE MARQUIS. Je respire.

VAUVENARGUES. Et il y a une autre raison à mon souhait de me retirer à Paris.

LE MARQUIS. Enfin !

VAUVENARGUES. J'aime mademoiselle de Vence, et ne lui suis pas indifférent. Vous comprenez que l'honneur et l'humanité ne commandent de ne pas traverser les projets de mon ami de Saint-Vincens, comme de ne pas abuser de la compassion d'une radieuse jeune fille pour un infirme.

LE MARQUIS. Maintenant, je retrouve mon fils, et je le comprends !

Que n'aviez-vous commencé par là, Vauvenargues ?

Tout le reste n'était que prétexte, et, comme prétexte, peut servir à garder secrète la véritable raison de votre exil. Vous devez, bien entendu, la vérité à votre mère, pour qu'elle ne croie plus que vous nous préférez le monde de Voltaire, alors que le sentiment le plus honorable vous inspire. Nous vous aiderons, mon fils, à surmonter cette tentation. Cet effort auquel vous vous astreignez exige notre appui, et nous impose de nous résigner à votre éloignement.

VAUVENARGUES. Mon père, vous me sauvez.

Scène IV - Vauvenargues, le marquis, Arlaten.

ARLATEN. Veuillez m'excuser, monsieur le marquis, je ne vous savais pas en conversation ici avec monsieur de Vauvenargues.

Vous n'avez pas de lettres à descendre ?

LE MARQUIS. Non, Arlaten, mais bientôt, nous aurons de nouveau à espérer des lettres. Mon fils Vauvenargues va nous quitter. Il va vivre à Paris, pour diriger la publication de ses ouvrages.

ARLATEN. Alors, monsieur le marquis, j'ai une requête à vous adresser...

C'est de servir de valet à monsieur de Vauvenargues, durant son séjour à Paris.

VAUVENARGUES. Oh ! Arlaten, tu ferais cela...

LE MARQUIS. Toi qui n'as jamais voulu être valet ici, bien que nous te l'ayons si souvent demandé ?

ARLATEN. C'est différent, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Mais ce n'est pas pour être à Paris, et planter là ton maître à la première occasion ?

VAUVENARGUES. Cela n'est pas à craindre, mon père.

LE MARQUIS. J'aimerais mieux qu'Arлатen réponde à cette question.

ARLATEN. Je n'abandonnerai pas mon maître, monsieur le marquis, et je le servirai de mon mieux.

LE MARQUIS. A la bonne heure.

Mais qui assurera le courrier ici ? J'avais besoin d'un homme de confiance pour le courrier.

Comment remplacer Arlaten ?

ARLATEN. Je n'ai pas été un homme de confiance, pour le courrier.

LE MARQUIS. Que vas-tu me révéler là !

ARLATEN. Je n'aurais pas dû vous obéir quand vous m'avez ordonné de vous remettre les lettres destinées à monsieur Luc.

LE MARQUIS. Tu as bien fait, Arlaten. C'est une responsabilité que j'avais à prendre, et qui n'incombait qu'à moi.

ARLATEN. Aujourd'hui, même des gens comme moi se sentent de la responsabilité, monsieur le marquis. C'est peut-être à prendre en considération.

LE MARQUIS. Cela complique tout...

VAUVENARGUES. Je m'accommoderai très bien de cette complication.

LE MARQUIS. Vous avez des dispositions à prendre avec Arlaten, pour votre séjour à Paris. J'espère qu'après quelques temps vous pourrez nous revenir...

VAUVENARGUES. Je l'« espère » aussi.

LE MARQUIS. Je trouverai bien quelqu'un d'autre pour le courrier. Je vais faire des comptes pour voir ce que je pourrai vous donner. Ce ne sera pas le Pérou. Il faut nous organiser pour que vous ne pâtissiez pas trop de l'exil. Je vous ferai envoyer, le plus souvent possible, des olives et de l'huile d'olive.

Scène V - Vauvenargues, Arlaten.

ARLATEN. Puis-je vous faire remarquer, monsieur, que l'on ne sait pas très bien, ici, ce que coûte la vie à Paris. Peut-être serait-il bon que vous éclairiez à ce sujet monsieur le marquis.

VAUVENARGUES. Je suis trop content que mon père ait enfin fini par accepter que je parte pour le tracasser à ce sujet.

Ce ne sera pas pour longtemps, Arlaten.

Maïsse ne devra pas beaucoup attendre.

ARLATEN. Vous avez pensé à cela !

Quand je pense que je vous ai trahi, cela me noircit le sang.

VAUVENARGUES. Trahi ? Comment trahi ?

ARLATEN. Vous ne m'avez rien dit des lettres que je ne vous ai pas remises, lorsque j'en ai parlé, devant vous, à votre père ? Est-ce parce que cela vous a fait un coup ?

VAUVENARGUES. Je me doutais un peu de tout cela. Mon père m'avait appris qu'il interceptait mes lettres. Ce ne pouvait guère être sans que tu y aies donné les mains.

ARLATEN. Et vous ne m'avez pas fait de reproches ?

VAUVENARGUES. Il y a des gens à qui l'on a pas envie de faire des reproches.

ARLATEN. Je croyais avoir pris de l'indépendance. Mais devant votre père que j'ai toujours connu comme le seigneur de mon pays, et qui a fait tant de bien, je n'ai pas eu l'esprit de dire non. Je ne savais pas que j'avais gardé un tel pli de servitude.

VAUVENARGUES. Moi, aussi, vis-à-vis de mon père, j'ai gardé ce pli. Je n'ai guère protesté...

ARLATEN. Mais c'était votre père; pour moi, c'était tout différent.

VAUVENARGUES. Pas tellement. Et puis tu t'es bien rattrapé, en demandant à m'accompagner là-bas.

ARLATEN. J'aurais, de toute manière, demandé à vous accompagner. Il y a longtemps que je vous ai choisi comme chef. Ce n'est que naturel que je vous suive. Alors, vous avoir renié cette fois-là, c'est trop fort !

VAUVENARGUES. Cette fois-là, cette fois-ci, ne faisons pas tant de comptes, Arlaten ! Quand on s'entend bien, a-t-on besoin de récapituler les services rendus et les occasions manquées ? C'est la bonne entente qui compte ! Si tu as envie de calculer, arrange-toi pour tirer le meilleur parti de ce que nous aurons pour vivre à Paris.

Scène VI - Vauvenargues, Arlaten, Mirabeau, le chevalier.

MIRABEAU. Votre père, Vauvenargues, nous a dit que nous vous trouverions encore ici.

Ah ! bonjour Arlaten ! Il paraît que c'est toi qui empêche la jolie Maïsse d'être aimable avec les autres gens ? Tu auras fort à faire.

ARLATEN. C'est celui qui s'en prendrait à Maïsse qui aurait fort à faire, et s'il insistait, de la difficulté à vivre.

MIRABEAU. Voyez quel chardon devant notre charmante céréale !

ARLATEN. Toute une haie, un fourré, une forêt de chardons ou de figes de barbarie, d'épines ou de houx !

MIRABEAU. Il a la langue bien pendue, cet Arlaten charlatan.

ARLATEN. Arlaten parle à temps.

VAUVENARGUES. Arlaten m'accompagne à Paris. Il quitte tout pour cela. Il a toujours été mon ami, et je voudrais que mes amis le sachent.

MIRABEAU. Pardonne-moi des sottises dites sans y penser, Arlaten.

ARLATEN. Vous aviez le rôle trop facile, monsieur.

MIRABEAU. C'est vrai, et je ne t'en veux pas de me le faire remarquer. Pendant ton absence, c'est moi qui serai tout épines pour protéger ta Maïsse.

ARLATEN. Un vrai porc-épic, quoi !

VAUVENARGUES. Arlaten !

ARLATEN (à Mirabeau). Laissez Maïsse tranquille !

C'est tout ce que je vous demande.

MIRABEAU. Je te le promets. Elle est trop bien pour porter un nom de blé, qui semble inviter à la récolte. Qu'elle reste, auprès de sa belle maîtresse, comme la plus jolie fleur de nos champs, le miroir de Vénus.

LE CHEVALIER. Il faut avouer que le mot est joli.

MIRABEAU. Le répéteras-tu à Maïsse, Arlaten ?

ARLATEN. Je m'en garderai bien.

MIRABEAU. Mais je te permets de le lui dire comme venant de toi.

ARLATEN. Je ne le lui dirai point; le mot est peut-être joli...

MIRABEAU. Peut-être !

ARLATEN. Mais il n'est pas juste. J'admire, avec tout le respect que je lui dois, la beauté de mademoiselle de Vence, mais Maïsse

n'est pas son reflet. Elle est uniquement elle-même. Il ne me viendrait pas à l'idée de la comparer, même à Vénus.

MIRABEAU. Il sait qui est Vénus, le vaurien !

VAUVENARGUES. Il a vécu en Arles.

ARLATEN. Vous voyez donc, monsieur de Mirabeau, que votre mot ne peut me convenir. Il n'était que joli.

MIRABEAU. J'ai envie de te faire pendre, ou de t'embrasser.

ARLATEN. S'il faut vraiment choisir, je préfère l'embrassade.

Piquants pour piquants...

MIRABEAU. Je t'embrasse, et te remercie de ce que tu fais pour monsieur de Vauvenargues. Serons-nous amis ?

ARLATEN. Il le faut bien, puisque vous êtes « l'ami des hommes ». Mais je crois que monsieur de Vauvenargues l'est encore mieux que vous.

MIRABEAU. Sans aucun doute.

LE CHEVALIER. Et moi, je suis doublement ton ami, Arlaten, parce que tu es fidèle à monsieur de Vauvenargues, et parce que tu as tenu tête à mon frère.

MIRABEAU. Vous vous mettez un peu trop en avant, chevalier.

ARLATEN. Merci, monsieur le chevalier.

(à Vauvenargues). Puis-je aller voir, monsieur, quelle sorte d'huile nous pourrions emporter ?

VAUVENARGUES. Je sais que tu t'y connais. Mais ne sois pas trop exigeant. Les huiles de nos oliveraies sont toutes bonnes. Ce sera toujours un peu de la Provence, pour nous.

ARLATEN. Puisqu'il s'agit de nous rappeler la Provence, nous pouvons nous montrer difficiles.

(Arlaten sort).

MIRABEAU (à Vauvenargues). Toute question d'huile à part, je me demande si Arlaten n'est pas votre meilleur disciple ?

Scène VIII - Vauvenargues, Mirabeau, le chevalier.

VAUVENARGUES. La Provence, c'est lui qui me la rappellera.

Je devrais le dissuader de m'accompagner, mais je ne pourrais y parvenir. Il se croit en dette vis-à-vis de moi.

MIRABEAU. Tout le monde sera en dette vis-à-vis de vous.

VAUVENARGUES. Ce mot-ci est trop amical pour que je le discute.

LE CHEVALIER. Personne ne le discuterait.

VAUVENARGUES. Personne ? allons donc ?

LE CHEVALIER. En tout cas, personne n'oserait devant moi.

VAUVENARGUES. Laissez les gens penser ce qu'ils veulent, mon cher chevalier. Votre dévouement m'importe plus que l'opinion.

Mais je m'en veux d'entraîner Arlaten loin de sa belle.

Ils s'aiment comme il est beau de s'aimer.

LE CHEVALIER. Oh ! l'amour !

VAUVENARGUES. Ce n'est pas votre amour qui était en faute.

LE CHEVALIER. Manquerai-je toujours de discernement ?

VAUVENARGUES. Il est arrivé à tout le monde de se tromper. Que de fois ne me suis-je pas désespéré de m'être trompé !

Le discernement vous viendra. L'essentiel est d'avoir, comme vous, un cœur capable d'aimer.

MIRABEAU. Vous voudrez bien, mon cher Vauvenargues, nous excuser de vous laisser pour quelques heures.

Monsieur de Saint-Vincens nous a invités à examiner avec lui des pierriers qu'il croit celtiques ou plutôt celtoligures, et auxquels il pense que vous devez votre nom de famille. Nous ne pouvons pas le laisser vérifier seul l'orientation de tous ces clapas ou clapiers.

Je me suis pris de sympathie pour monsieur de Saint-Vincens.

Je lui sais gré de découvrir en vous quelque chose de druidique.

Venez donc, chevalier.

LE CHEVALIER. Est-ce un ordre ? Alors je ne viens pas.

Je n'ai pas envie de quitter monsieur de Vauvenargues la veille de notre départ.

MIRABEAU. Viens donc, quand je te le dis, triple buse !

LE CHEVALIER. Encore moins maintenant, aigle impérial à deux visages ! Vis-à-vis de monsieur de Vauvenargues vous paraissez être un homme bon comme lui, mais vis-à-vis du reste du monde vous êtes un ravageur.

MIRABEAU. Il y a une autre exception.

LE CHEVALIER. L'« ami des hommes », vraiment ! Vous prônez l'égalité, mais c'est contre vous qu'elle se fera, tyran !

MIRABEAU. Allons bon, j'ai été trop vif.

LE CHEVALIER. Vous avez été blessant !

MIRABEAU. Je te demande pardon, mais viens.

LE CHEVALIER. Il m'a demandé pardon ? Je dois être mort et au ciel. Il est vrai qu'il n'y serait pas. Je vis donc, mais est-ce là vivre ?

VAUVENARGUES. Mes amis, mes amis ! Est-ce trop vous demander que de vous rappeler, quand l'un de vous veut s'en prendre à l'autre, que l'autre est mon ami. Si je pouvais être un lien entre vous !

LE CHEVALIER. Pour ce lien-là, il faut bien que j'accepte les autres.

MIRABEAU. Viens, je t'expliquerai.

J'allais oublier, Vauvenargues, de vous dire que mademoiselle de Vence ne nous accompagnera pas.

Saint-Vincens lui a fait remarquer que l'excursion serait un peu fatigante pour elle, la veille d'un départ. Nous allons lui demander de vous tenir compagnie.

(au chevalier). Tenez pour assuré, chevalier, que cette compagnie vaudra la vôtre. Veuillez dire à monsieur de Saint-Vincens que je vais le rejoindre.

(à Vauvenargues).

Mademoiselle de Vence a paru très émue quand votre père nous a annoncé, devant elle, que vous alliez vous fixer à Paris.

Scène IX - Vauvenargues, puis Julie.

VAUVENARGUES. Julie s'est émue d'apprendre que je partais !

Ah ! puisque nous allons nous séparer, que je puisse un instant lui tendre les bras ! Non ! Ce serait une folie qui éveillerait tous les feux !

JULIE. J'ai cru que je me résignais, mon ami. Mais en apprenant que vous alliez quitter la Provence, j'ai senti ce que j'allais perdre. Et l'avenir me semble si sombre et vide sans vous que je suis prise de vertige. A qui m'appuierais-je si ce n'est à vous ? Disposez de notre sort.

VAUVENARGUES. Le sort a disposé de nous, Julie. Ne vous laissez pas attrister par l'ombre d'un nuage qui passe. Que ce soit sur la montagne et les forêts, sur la ville et ses toits, nous n'échapperons pas à ce passage d'ombre ; mais nous savons que le soleil reparaitra sur la montagne et les forêts, et qu'il fera briller les fenêtres des villes. Vous aurez traversé le nuage et retrouvé la clarté qui vous convient mieux qu'à personne.

Vous attirez les beaux jours. Ils éclaireront pour vous de grands paysages d'avenir, même si passent d'autres nuages.

JULIE. La tristesse qui m'étreint aujourd'hui est plus près du bonheur que toutes les joies que j'ai connues.

Je ne l'échangerais pour aucune d'elles. Ces quelques jours avec vous me sont un privilège qui me soutiendra, je l'espère, dans les incertitudes de l'avenir.

Il n'y a pour moi qu'une certitude, celle de savoir que, si mon étoile s'était levée plus tôt, nous nous serions aimés.

VAUVENARGUES. « Nous nous serions aimés ! »

JULIE. Mais non, notre certitude va plus loin. Nous aimons. Nous savons bien que nous nous aimons. Et c'est en soi un tel bonheur !

VAUVENARGUES. Mais la vie nous oblige à nous effacer de cet amour. De votre étoile qui monte, et de la mienne qui descend, les rayonnements se touchent ; et ce n'est plus qu'un seul rayonne-

ment. Nous savons que votre astre continue à s'élever et que le mien s'abaisse encore, et que leurs rayonnements vont être séparés.

Mais nous ne perdrons plus la lumière échangée.

J'en aurai bien besoin pour éclairer les cœurs, pour rendre les cœurs éclairants. Vous savez que c'est le but de mon œuvre, qui, sans vous, s'épuiserait avec moi.

JULIE. Nous ne commandons pas aux étoiles, mais vous, du moins, vous avez le pouvoir d'embellir l'avenir par votre œuvre.

Si vous vous sentez triste et seul, quand vous aurez quitté la Provence, songez que je pense à vous de toutes mes forces pour vous aider, dans la mesure où je peux le faire; et que je vis, moi aussi, pour que cette œuvre existe. Je serai la première à en avoir besoin. Et je ne doute pas que, dans la suite des temps, l'amitié de votre livre n'aide beaucoup de gens à vivre, et à mieux vivre.

Je vous laisse l'achever.

Note sur le rôle de Vauvenargues.

Vauvenargues est l'un des amis les plus loyaux sur lesquels on puisse compter. C'est une grande raison de tenter d'ajouter à la vie de ses œuvres celle que pourrait lui rendre le théâtre. Il était d'autant plus indiqué de l'essayer que les contradictions entre son goût d'une vie intense et sa bonté prêtent au drame. Non que sa carrière ait abondé en situations scéniques. Il a souffert de ne pas s'être affirmé par l'action. Mais l'intérêt peut naître de débats de l'intelligence et du sentiment, lorsqu'il s'agit d'être d'exception.

Luc de Clapiers, né en 1715 à Aix-en-Provence, eut son enfance marquée par une épidémie de peste dont son père, premier magistrat de la cité, sut réduire les ravages et les effets démoralisants. Victoire de pure humanité qui fut récompensée par le titre de marquis de Vauvenargues. Le défenseur d'Aix tint à en parer de son vivant son fils aîné. Par malheur ce père, qui avait le caractère grand, était d'esprit étroit. De là, pour l'enfant, sensible et réfléchi, un précoce acheminement à distinguer, dans l'être le plus admiré, ce qui était admirable de ce qui l'était moins, de ce qui ne l'était pas. Il eut désormais le souci de ne plus jamais juger en bloc de personne, ni de rien.

Si le garçon était entré à l'armée vers l'âge de quinze ans, selon la coutume des jeunes nobles se préparant à devenir officiers, ce n'est pas des petits côtés de son père qu'il aurait eu le plus à souffrir; mais ce départ fut différé, bien probablement pour des raisons de santé, jusqu'à sa vingtième année, et une sévère sujétion à domicile le réduisit très tôt à se chercher dans la solitude.

Il essaya d'y échapper. Après avoir été, selon ses dires, « stoïcien à lier », il se dissipa. Il composa des poésies légères qu'il ne devait pas trouver si mauvaises puisqu'il les envoya plus tard à Voltaire. Sans doute cette phase d'émancipation correspondit-elle avec son entrée au régiment du roi. Mais le clinquant n'était pas son fait. Il se dégoûta de toute affectation. L'ennui des garnisons l'incita de plus en plus à chercher l'homme à travers les hommes qu'il rencontrait et à explorer sa propre pensée; c'est la revanche des êtres intelligents et bons que blesse la vie, de redécouvrir en eux des perspectives embellissantes; la qualité de leur nature dément l'amertume de l'expérience, et ce regain d'optimisme leur attire des sympathies qui le renforcent.

Vauvenargues donna-t-il d'emblée forme littéraire à ses réflexions ? Il est probable que la maxime se substitua sans délai au poème. Le temps que demande, dans l'un et l'autre cas, une progressive réduction à l'essentiel, offrait à un homme que son exigence détournait des distractions faciles, et que sa vue faible empêchait de beaucoup lire et écrire, un moyen de conjurer la monotonie des jours. Il trouvait un entraîneur aux lettres dans la personne de son ami et parent Mirabeau, qui se signala plus tard par son capricieux despotisme envers le fils génial et terrible qu'il allait avoir, mais qui, en attendant, avait eu le bon esprit de confier à Vauvenargues la formation de son fougueux petit frère, entré à peine adolescent au régiment du roi.

Un autre jeune Provençal, Hippolyte de Seytres, fut, à partir de 1740, plus délibérément un disciple de Vauvenargues; celui-ci précisa pour lui ses idées sur l'homme à estimer selon ses efforts, plus que selon ses succès, sur la vie à aimer comme un chemin qui monte, sur la morale à rendre indulgente pour la rendre équitable. Mais la joie de cette amitié fut brève. Durant la guerre de Bohême, en 1742, le cadet mourut d'épuisement. Le jeune maître, frappé dans son affection presque paternelle, et durement atteint dans

sa santé (il avait eu un pied gelé) se refusa d'abord, devant la défaite de son pays et les malheurs de toute l'armée, à faire état de ses propres épreuves. Mais peu à peu le souvenir d'Hippolyte de Seytres lui inspira des écrits où il accentua leurs affinités, jusqu'à faire de l'ami perdu l'image embellie de ce que lui-même avait rêvé d'être.

Ces regrets l'éloignaient d'une vocation militaire assez factice, dont les réalités de la guerre et le spectacle de trop d'intrigues dissipèrent les illusions. Ses difficultés de santé, son réflexe de repliement sur soi, le disposaient à une stoïque endurance, à un dévouement humanitaire, plutôt qu'à des initiatives d'éclat. Son attention, trop détournée de l'extérieur, ne le portait guère à saisir l'occasion de se faire valoir. Il se voyait lésé dans son avancement. D'autre part Voltaire, auquel il avait écrit comme à un roi de l'intelligence, l'adjurait de venir se consacrer aux lettres auprès de lui.

Vauvenargues, renonçant à l'armée au début de 1744, commença par aller retrouver sa famille en Provence. Il gardait l'espoir d'entrer dans la diplomatie, où ses dons de persuasion auraient rendu service, quand la petite vérole acheva de ruiner sa santé, lui fermant toute carrière active.

Établi à Paris depuis mai 1745, il trouva dans la vive amitié de Voltaire et de moindres compagnons de lettres, dont le plus connu est Marmontel, le climat d'esprit auquel il aspirait, encore que sa correspondance avec le plus dévoué de ses amis aixois, Fauris de Saint-Vincens, témoigne de grandissantes mélancolies d'exilé. Du moins l'accueil fait par ses fidèles à une première édition de ses œuvres, la préparation d'une seconde édition remaniée, qui lui aurait valu une plus large audience, le justifiaient d'avoir sacrifié son repos, ses regrets et sa santé à son travail d'écrivain.

Substituée à l'action directe, la poursuite d'une supériorité intérieure était encore et hautement de l'action. Vauvenargues proposait aux hommes des raisons de vivre; il leur montrait leurs possibilités d'amélioration, leur faisant mieux voir les ressources de l'humain. Il put, avant de mourir, en 1747, à trente et un ans, reconnaître, dans l'attention de son petit cercle d'amis, ce premier rayon de gloire dont il a parlé comme de l'une des joies les plus douces que puisse éprouver un jeune homme.

Ce rôle de réhabilitation de l'humain annonçait celui dont le public du XVIII^e siècle, las du pessimisme comminatoire des prédicateurs et de la causticité de La Rochefoucauld, sut tant de gré à Jean-Jacques Rousseau. Il est peut-être regrettable que ce public, à côté duquel était trop rapidement passé Vauvenargues, se soit laissé entraîner, par l'indignation et l'enthousiasme un peu massifs de Rousseau, à avoir la théorie facile. Vauvenargues avait dit que les grandes pensées viennent du cœur. Rousseau et ses adeptes prendront beaucoup de leurs impulsions pour des pensées. La Rochefoucauld avait-il donc eu raison de proclamer que l'esprit est toujours la dupe du cœur? Et le XVIII^e siècle, pour remettre en lumière l'instinct affectif, devait-il suspecter l'intelligence? Mais non! Il était déjà prouvé que l'intelligence avait besoin d'être solidaire; le cœur de Vauvenargues l'illuminait sans l'éblouir.

Le rôle un peu sacrifié de Vauvenargues, dans le mouvement des idées, nous donnait une raison de plus de porter son caractère au théâtre. Il est vrai que sa discrétion rendait son rôle difficile à soutenir vis-à-vis d'interlocuteurs aussi colorés que ses amis de Mirabeau, tout désignés par l'importance de leurs relations avec lui pour lui donner la réplique. Mais un aspect de sa personnalité nous permettait de pénétrer sa réserve et d'en faire sentir le prix. Vauvenargues a laissé échapper l'aveu d'avoir cru, chaque

fois qu'il aime, aimer pour toute la vie. Restait à distinguer l'une de celles qui lui avaient inspiré pareil sentiment.

A scruter ses lettres, le lecteur reste intrigué par sa réticence, quand, de Paris, le 30 mai 1746, il félicite longuement Saint-Vincens de son mariage avec la fille du marquis de Vence sans dire un mot de celle-ci. Pourtant il semble bien connaître cette famille. Et sa lettre du 23 août 1746 se comprendrait mal, s'il n'avait jamais rencontré Julie de Vence.

« Je suis enchanté que Madame de Saint-Vincens ait daigné lire mon livre : il n'appartenait pas à un philosophe d'espérer un suffrage si aimable et si flatteur; si j'avais osé écrire pour un tel lecteur, mon ouvrage aurait été certainement plus supportable; je l'aurais travaillé, du moins, avec plus de soin et de vivacité. »

Ce ton de salon, cette prétention, ne semblent guère moins que le silence de la lettre précédente significatifs, pour qui sait un peu son Vauvenargues, d'une émotion réprimée. Si l'on se rappelle, d'autre part, que le mariage de Saint-Vincens ne fut pas longtemps heureux, on se prend à rêver d'un premier amour combattu, qui expliquerait l'instabilité de la jeune femme. Rêve interdit pour une étude d'histoire, mais qui ne l'est peut-être pas pour un sujet de théâtre. Toute l'action de *Sainte-Victoire* vient de là. La lettre interceptée, les consultations des amis au château, n'ont été imaginées que pour servir de points de départ à cette action, mais ces inventions m'ont paru assez conformes à ce que l'on sait de cette famille pour contribuer à une atmosphère de vraisemblance.

Peut-être un autre personnage de « *Sainte-Victoire* », Arlaten, peut-il, au prix de quelque bonne volonté, être rattaché aussi à la vie réelle. On sait en effet qu'à la mort de Vauvenargues se trouvait auprès de lui, à Paris, un valet, Joseph Monnoyeur, qui devait pour le moins être honnête, puisqu'il déclara des sommes d'argent de quelque importance qui se trouvaient dans l'appartement. Et Vauvenargues savait rendre justice aux qualités de cœur et d'esprit d'un valet. C'est ce qui m'a fait imaginer que, sous le surnom d'Arлатen, Joseph Monnoyeur était depuis longtemps attaché à la famille de Vauvenargues. Il était, dès lors, tout indiqué de lui créer une petite Maïsse, et de la mettre au service de Julie pour aider à l'unité de l'action. Ces personnages maintiennent d'ailleurs dans la pièce un ton de comédie, plus compatible que celui du drame avec l'éloignement de Vauvenargues pour tout effet souligné.

Ayant eu souci de respecter, pour le caractère des protagonistes, les données des correspondances et documents connus (1), j'espère n'avoir pas été infidèle à l'un des témoins les plus compréhensifs de la nature humaine.

*
* *

(1) Les textes cités le sont d'après les *œuvres complètes de Vauvenargues* avec préface et notes d'HENRY BONNIER (Paris Hachette 1968).

Cet ouvrage comporte une utile bibliographie à laquelle je crois bon d'ajouter la mention de deux ouvrages que j'ai beaucoup relus :

SAMUEL ROCHEBLAVE, *Vauvenargues ou la symphonie inachevée*. Paris, éditions « je sers » 1934.

PAUL SOUCHON, *Vauvenargues ou le philosophe de la gloire*. Paris, Taillandier 1947.

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.